

I.—PARTIE THEORIQUE.

PRINCIPES DE LITTÉRATURE.

III.—PARTIE.

Disposition. (Suite.)

L'on connaît déjà la nature, la nécessité, la division de la disposition, ainsi que les éléments, les qualités essentielles, les effets du plan.

Avant d'en traiter le développement ou les détails il est indispensable de noter que le plan varie suivant les *genres littéraires* et selon l'*intention*, le *but* de l'écrivain.

En effet, une **lettre** admet un abandon, une allure libre qu'exclut la **dissertation** ; une conférence littéraire exige un plan plus nourri d'idées qu'un **devoir de classe** ; et ainsi du reste. — Chacun a, de plus, son tour d'esprit : l'un est frappé par une circonstance, par un enchaînement de détails qui, pour d'autres, sont restés inaperçus.

* *

Bien que très divers, les plans peuvent se réduire d'ordinaire à certaines catégories, dont la connaissance sera d'une grande utilité aux débutants dans l'art de composer. Voici les principales.

1^o **Plan symétrique.**—Comprenons bien ce terme : la symétrie est la correspondance régulière entre les objets. Ex. Les chandeliers sont disposés à droite et à gauche du tabernacle avec *symétrie*.

Dans une composition littéraire, cette symétrie consiste d'une façon analogue dans l'ordonnance des parties, c'est-à-dire des idées, selon leur disposition régulière et leur correspondance naturelle.

Ex.—Ai-je à faire une description du fleuve Saint-Laurent ? —Je décrirai d'abord le *courant* du fleuve avec et sans glace, puis, la *rive gauche*, ensuite la *rive droite*... Les trois parties de ce tableau se répondent symétriquement.

Remarquons ici que la structure des sermons est presque toujours le résultat de la symétrie; —cette façon de procéder engendre souvent la monotonie et l'ennui; mais, d'autre part, elle a pour elle la simplicité, l'ordre naturel, la clarté : il faudrait alors la faire valoir par la nouveauté et le mérite du langage.

La composition par **contraste** ou **antithèse** est une variété du plan symétrique : les exemples le démontrent plus clairement.

Ex.—Bossuet—dans l'*Or. fun.* d'Henriette d'Angleterre—examine d'abord ce que la mort a *ôté* à la princesse, puis ce que la mort lui a *donné*. Voilà les deux divisions du discours, par contraste.

Ce procédé est cher à Chateaubriand et à V. Hugo : tous deux en abusent, mais tous deux aussi en tirent des effets merveilleux.

Le **parallèle**, si fréquent chez nos grands écrivains du XVII^e siècle, est une composition par antithèse : on y analyse les ressemblances et les différences de deux personnages, de deux époques.

Ex.—Corneille et Racine (Voir page 386) ; — Giton et Phédon (Voir p. 365.)

2° **Plan chronologique et géographique.**—Les événements ou les tableaux peuvent encore être rangés d'après leur succession dans le *temps* ou dans l'*espace*. L'un expose les faits à peu près dans l'ordre où ils se déroulent en réalité ; il suit le cours naturel des choses ; l'autre décrit les sites ou les pays au tur et à mesure qu'on les parcourt, et suivant les incidents qui captivent l'attention du narrateur.

Ex. de plan *chronologique* : *Général de Sonis* ; — *La tempête en mer* (p. 388). Etc.

Ex. de plan *géographique* : *Bonaparte* (p. 31) ; — *A travers l'Espagne* (p. 136) ; — *Conflagration de Hull* (p. 241)...

3° **Plan rétrospectif.**—Il consiste à jeter, dès le début, le lecteur ou l'auditeur au milieu des événements, au cœur même du sujet, sauf à expliquer ensuite, par un artifice ingénieux, les faits antérieurs ; procédé excellent, artistique, qui pique la curiosité, mais qui suppose une connaissance réfléchie de l'art d'écrire et une grande souplesse d'esprit.

Ex.—Si je veux parler de l'**amour de Dieu**, je puis commencer tout à coup par le récit de l'Apparition de N. S. à la Bienheureuse Marguerite-Marie. —Pour développer un sujet sur l'**Immaculée Conception**, je puis faire le récit des apparitions de Lourdes.

Dans les deux cas, on reviendra ensuite au sujet lui-même.

4° **Plan logique.**—Il est fondé sur le raisonnement qui pénètre un thème proposé, en fait surgir des idées accessoires, le

creuse en tous sens, lui donne un caractère d'unité et d'intérêt progressif

Ce plan littéraire, artistique, constitue une sorte d'organisme, obéissant à un même principe vital intérieur et concourant à une fin unique. Si nous l'appelons *logique*, ce n'est pas que les autres ne le soient point, mais parce qu'il est surtout appliqué à des sujets qui exigent l'intervention de la raison et de la réflexion.

Ex. — Aide-toi et le ciel t'aidera (Voir p. 222); — toutes les *analyses littéraires* des fables, par exemple, celle du présent numéro.

Ce plan convient surtout aux sujets littéraires, moraux, religieux, philosophiques.

*
* *

En résumé le meilleur plan, le **plan idéal** est celui qui donne de l'ensemble d'une œuvre la vue la plus claire et la plus vraie. Aussi, le rapport de *la cause à l'effet*, s'il existe dans tel sujet, sera préférable au simple rapport de *succession* dans le temps ou de *juxtaposition* dans l'espace.

Les chefs-d'œuvre des grands écrivains classiques sont remarquables par la valeur du plan : il suffit, pour s'en convaincre d'analyser une seule oraison funèbre de Bossuet ou la première tragédie venue de Corneille ou de Racine

II. Développement.

Nous comprenons sous ce titre l'ensemble des **détails** qui concernent la forme extérieure de la disposition.

C'est d'abord la *phrase initiale*, qui doit nécessairement n'être ni usée, ni vague, ni trop étendue, ni banale, mais plutôt concise, courte, frappante, contenant en germe les idées qui vont suivre :

Ex. — La Bruyère veut prouver : « la supériorité des femmes dans le genre épistolaire, » et il écrit :

« Ce sexe va plus loin que le nôtre dans ce genre d'écrire : elles trouvent sous leur plume des tours et des expressions qui souvent en nous ne sont que l'effet d'un long travail... : elles sont heureuses dans le choix des termes, qu'elles placent si juste, que, tout connus qu'ils sont, ils ont le charme de la nouveauté... (Caractères I.)

La phrase initiale : « Ce sexe... d'écrire », brièvement énoncée, contient le reste du développement, comme on le voit bien.

Il n'en est pas *toujours* absolument ainsi, mais en règle générale, les bons écrivains ne s'en écartent guère. Voici cependant

un exemple du contraire, qui mérite d'être signalé à cause de sa valeur et malgré sa longueur :

“ Pendant quarante années, Francisque Sarcey a passé toutes ses soirées au théâtre, où il prenait soin d'arriver avant que les chandelles ne fussent allumées ; il y est allé consciencieusement chaque fois que ses fonctions (de critique dramatique) l'y appelaient et retourné complaisamment d'autres fois où nulle nécessité ne l'y obligeait ; il a fréquenté, même en été, les salles de spectacle dont la fraîcheur lui paraissait alors délicieuse, et, aux jours où décidément il devenait impossible de trouver dans Paris désert de représentations théâtrales, il est allé en chercher dans les provinces ; il a suivi les premières représentations, assisté aux reprises et figuré dans les matinées ; il a revu vingt fois la même pièce où des moyens qui ne variaient pas produisaient des effets dénués d'imprévu ; devant les spécimens d'un art qui ne se renouvelait guère, il a trouvé un plaisir toujours nouveau, se laissant prendre par les entrailles, tantôt serré par l'émotion et tantôt secoué par le rire ; il a, dans des feuilletons de plus en plus copieux, raconté par le menu ce qui, de huit heures du soir à minuit, se passe entre le côté cour et le côté jardin, analysé, expliqué, commenté, discuté, approuvé, loué, blâmé des ouvrages qui étaient proprement synonymes de rien, démonté des pièces de théâtre comme on démonte des pièces d'horlogerie, disséqué des drames, débrouillé des vaudevilles, exposé des à-propos, disserté sur des comédies, raisonné la folie des intrigues les plus compliquées, pesé le néant des inventions les plus saugrenues, souligné les défaillances, catalogué les beautés, mis le doigt sur les imperfections, dénoncé la scène à faire et applaudi aux endroits où l'action rebondit ; appliquant des théories toujours les mêmes, répétant les mêmes choses avec une constance, une assurance, une patience imperturbables, enfonçant les mêmes clous et les mêmes portes, il a jugé les auteurs, conseillé les débutants, encouragé ceux-ci, découragé ceux-là, gourmandé les acteurs, taquiné les actrices, disputé avec les directeurs, pris à partie le public, développé des théories sur l'interprétation du répertoire et sur l'heure du spectacle, sur les destinées de la Comédie-Française et sur le prix des places, pronostiqué le succès, supputé la recette, et enfin subordonné toute sa vie au théâtre, sans avoir un seul jour, pendant ses quarante années, laissé percer un instant de lassitude ou d'ennui, sans s'être une

seule fois plaint qu'une telle besogne fût rebutante et vaine, — et probablement sans s'en être aperçu.

R. DOUMIC.

(*Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1900.)

Voilà un tour de force et une boutade malicieuse qui vaut à elle seule toute une critique perspicace et complète.

*
*
*

C'est en second lieu, la division ou le groupement des idées en paragraphes ou alinéas. Il faut que tout travail se fragmente en une série de sections naturelles, où l'esprit voit clair, se repose, et classe les pensées successivement développées et enchaînées.

Chaque paragraphe doit renfermer une seule idée directrice avec ses preuves, ses considérants, ses ramifications ; puis, lorsque cette idée est mise suffisamment en évidence, il faut fermer l'alinéa le conclure par une formule nette qui le résume, s'il est un peu long, et passer ensuite à la ligne.

En ce qui touche la dépendance des paragraphes entre eux, il est bon qu'ils aient à peu près la même longueur, sans rechercher en cela, bien entendu, la symétrie pour la symétrie : on désire seulement une règle de proportion, sans se croire obligé de n'y jamais déroger.

Enfin, il ne faut pas revenir dans un alinéa sur ce qui a été dit déjà dans un autre : que chacun ait son objet distinct et autant que possible en gradation croissante.

L'ignorance ou l'oubli des conseils qui précèdent engendre l'obscurité, la confusion, le désordre : l'absence de paragraphes existe dans les devoirs d'écoliers et dans la plupart des journaux ; la multiplicité des alinéas est l'écueil des feuilletons et des romans, où chaque phrase est souvent mise sur une ligne à part pour gagner de l'espace—et de l'argent.

Ex.—On trouvera les conseils précédents appliqués dans : — a) *Le Missionnaire* (p. 216) ; — b) *La Croix* (p. 218) ; — c) *L'Orgue* (p. 319), etc...

*
*
*

Ce sont encore les transitions, qui servent à lier entre elles les diverses parties d'une composition, les divers alinéas entre eux.

Selon l'étymologie du mot (*transire*), elles permettent de passer sans effort d'une idée principale à une autre idée directrice, d'une idée secondaire à une nouvelle idée ; elles consistent précisément en un mot, en une locution, ou en une phrase intermédiaire

entre deux développements : et cette phrase renferme très souvent l'idée du second développement.

1. Les mots de liaison sont les adverbes et les conjonctions, qu'il faut connaître pour lier les fils du discours.

Ex. — a) **Adverbes** : Même, surtout, ensemble, aussi, non plus...

b) **Conjonctions** : D'abord, puis, ensuite, encore, enfin ; — toutefois, néanmoins, cependant, pourtant, mais ; — car, en effet ; — ainsi, donc, aussi, par conséquent.

2. Les locutions, bien que banales et communes, ne laissent pas de rendre service au besoin. Les unes annoncent une explication ou une addition ; les autres résument un développement ; celles-ci introduisent une preuve, ou une conclusion, celles-là, une objection ou une restriction.

Ex. — a) **Explication**.—A savoir, là dessus, de plus, je veux dire, c'est-à-dire, dans le fond, à le bien prendre, mais à bien examiner, à considérer la chose en elle-même, voici comment, venons aux détails, entrons dans le détail, il s'agit de, la difficulté fut de, la question est de, dans le fait, par le fait, et de fait, aussi bien (dans le fait).

b) **Addition**.—En outre, même, de plus, d'ailleurs, voire même, mais de plus, ajoutez que, allons plus avant ou plus loin, ce n'est pas assez ; non seulement, mais encore ; d'autant plus que, à plus forte raison, à combien plus forte raison ; d'une part, de l'autre ; d'un côté, du reste (d'ailleurs), au reste (après tout).

c) **Preuve**.—Voici la raison, voici la raison principale ; pourquoi cela ? en voici la raison ; la raison est que ou c'est que ; ce n'est pas sans raison que ; et la preuve en est évidente ; car voici comment il raisonne ; c'est que.

d) **Résumé**.—En un mot, en deux mots, en résumé, en somme, somme toute, voilà ce qui, c'est sur quoi est fondé, telle est la doctrine de.

e) **Conclusion**.—De là, c'est de là que, de là vient que, d'où vient que, voilà pourquoi, voilà comment, voilà jusqu'où, c'est ainsi que, de la sorte ou en sorte que, pour ces raisons ou tant de raisons, c'est pourquoi, c'est pour cela que, il s'ensuit que, il est donc vrai que, par suite, en conséquence, par conséquent.

f) **Objection, restriction**.—Mais, sans doute... mais ; il est vrai... mais ; au contraire ; ce n'est pas toutefois que ; à vrai dire ; au moins, du moins, pour le moins.

3. Les *phrases intermédiaires* ne sont pas difficiles à trouver. En effet, les idées principales sont disposées de telle sorte que la deuxième complète, précise ou corrige la première, et il en est de même de la troisième à l'égard de la seconde. Ainsi le tout formera un faisceau logique et serré. Il faut faire en sorte, à force d'art, de naturel et de finesse, que les transitions passent inaperçues.

Ex.—Bos uet, parlant des grandeurs que la reine d'Angleterre devait à sa naissance, à son mariage, passe ensuite à ses mérites personnels par cette transition : — «Que si son rang la distinguait, j'ai eu raison de vous dire qu'elle était encore plus distinguée par son mérite... etc.»

Voir aussi les deux lettres de M. de Mun (p. 99 et 337).

* *

C'est enfin, la *phrase finale*, laquelle termine un développement quelconque ; tantôt, elle exprime l'idée qui se dégage du paragraphe particulier, tantôt elle résume l'impression générale d'un discours ou d'une composition étendue.

Ex.— On trouvera des exemples de phrase finale, - - pour le développement étendu : Conférence sur La Fontaine : p. 385. Dans une église : p. 370 ; dans la *moralité* qui termine la plupart des fables de La Fontaine ; — pour un développement partiel d'un alinéa : L'Orgue : p. 321, «j'ai entendu... nature,» et p. 322 «Quel que soit... de Dieu.»



II.—PARTIE PRATIQUE.

A.—CLASSE DE TROISIÈME OU DE POÉSIE.

N° I.

LE LOUP ET L'AGNEAU.

La raison du plus fort est toujours la meilleure ;
 Nous l'allons montrer tout à l'heure.
 Un agneau se désaltérait
 Dans le courant d'une onde pure.
 Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure,
 Et que la faim en ces lieux attirait,

ANALYSE LITTÉRALE.

1 v.—«La raison» la preuve par discours, par argument, employée par le «plus fort» prévaut contre les bonnes raisons du plus faible : en effet le loup prétend avoir raison dans son injustice, et il ne supprime tout prétexte et argument que lorsqu'il est réduit à l'absurde par les réponses de l'agneau.

2 v.—«Tout à l'heure» sur l'heure, à l'instant même : *tout, (tout à fait), à l'heure.* — Aujourd'hui, le sens de cette locution est : dans un moment, dans quelques instants, un peu plus tard.

3 v.—«Un agneau» petit de la brebis (jusqu'à l'âge d'un an). *Fig.*: Lions aux combats, ils meurent en agneaux. *CORN. Pol. IV, 6.* — *Prov.*: Être doux comme un — ; être d'une humeur ou nature fort souple : — «se désaltérait» satisfaisait sa soif, buvait.

4 v.—«Le courant» mouvement d'une masse d'eau entraînée sur une pente : — *P. anal.*: courants sous-marins : direction déterminée des eaux de la mer en certains endroits ; — de même : Courant d'air, courants atmosphériques, électriques, magnétiques. — *Fig.*: Suivre le — de la mode, de l'opinion, des plaisirs.

5 v.—«À jeun» sans avoir rien manger de la journée. — *Spécial.*: sans avoir mangé ni bu depuis minuit : Être — ; communier à jeun. — «d'aventure» par —, par hasard, fortuitement, *Loc.*: Chercher — : quelque bonne rencontre ; — Tenter l'aventure : entreprendre une chose dont l'issue est incertaine. *Dérivés*: aventurier, aventurer, aventureusement, aventureux.

6 v.—«La faim» besoin de manger. *P. hyperb.*: Avoir une — canine, de loup. — *Loc. prov.*: La — chasse le loup du bois : la nécessité force à chercher sa vie. — Marier la — et la soif : marier deux personnes aussi pauvres l'une que l'autre. — Mourir de — auprès de son argent : se refuser le nécessaire par avarice. — *Fig.*: avidité. C'est une — insatiable d'avoir et de posséder. *LA BRUY. 6.*

“ Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?

Dit cet animal plein de rage :

Tu seras châtié de ta témérité.

— Sire, répond l'agneau, que votre majesté

Ne se mette pas en colère ;

Mais plutôt qu'elle considère

Que je me vas désaltérant

Dans le courant,

Plus de vingt pas au-dessous d'elle ;

Et que, par conséquent, en aucune façon,

Je ne puis troubler sa boisson.

7 v.—“Si hardi de” : l'expression complète serait : si hardi que de ; on peu supprimer *que*. —“Troubler... breuvage,” rendre trouble un liquide ; *fig.* : Troubler l'eau : causer de la division, exciter de la mésintelligence. — Troubler l'air : en altérer la transparence.

8 v.—“Rage” maladie virulente particulière au genre chien, qui se caractérise par le désir de mordre, des accès de fureur et une salive propre à inoculer la maladie. *Prov.* : Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage : on ne manque jamais de prétextes pour se débarrasser d'une personne qui déplaît. — *P. anal.* : irritation violente (ici).

9 v.—“Châtié” puni sévèrement pour te corriger. *Loc. prov.* : Qui aime bien, châtie (ou châtie bien) : on a une affection éclairée pour celui que l'on reprend de ses fautes. — Châtier son corps : le mortifier. — Style châtié : revisé sévèrement pour lui donner toute la pureté et la correction possibles. — “Témérité” : hardiesse qui va jusqu'à l'imprudencé et la présomption.

10 v.—“Majesté.” En général, caractère de grandeur, qui imprime la grandeur : La — est l'image de la grandeur de Dieu dans le prince (Boss.). — *Spéc.* : Titre honorifique donné aux personnes souveraines, soit en leur parlant, soit en parlant d'elles. — *P. ext.* : La majesté du lieu où je parle (Boss.).

11 v.—“Colère” violente irritation qu'on laisse éclater contre quelqu'un. — Un mouvement, un accès de colère. — *Fig.* : La — des flots, des vents : le soulèvement des vagues, le souffle impétueux des vents. — *Syn.* : Courroux, emportement.

12 v.—“Plutôt” *adv.* : de préférence, par préférence ; le *que* qui suit ne se rattache pas à “plutôt” pour former une conjonction. Le sens du vers est donc : “Mais qu'elle considère de préférence...”

13 v.—“Je me vas,” première personne, amenée par l'analogie de la seconde : Tu vas. C'est une forme beaucoup moins usitée que *je vais*.

15 v.—“Vingt pas,” un nombre fixe pour indiquer une distance indéterminée : ce procédé frappe l'imagination qui saisit sur-le-champ les *vingt pas*.

16 v.—“Conséquent” *subst.*, terme de logique, opposé à antécédent ; — “Par conséquent” *loc. adv.* : en conséquence, conséquemment.

17 v.—“Boisson” tout liquide qui se boit. — Boisson acidulée, fermentée, spiritueuse, rafraîchissante. — *Spéc.* : Habitude de boire, ivrognerie : Etre adonné à la boisson.

— Tu la troubles ! reprit cette bête cruelle ;
 Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
 — Comment l'aurais je fait, si je n'étais pas né ?
 Reprit l'agneau ; je tette encore ma mère.
 — Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
 — Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens ;
 Car vous ne m'épargnez guère,
 Vous, vos bergers et vos chiens.
 On me l'a dit : « il faut que je me venge. »
 Là-dessus, au fond des forêts
 Le loup l'emporte, et puis le mange,
 Sans autre forme de procès.

18 v.—«l'ête» animal (par opposition à l'homme). *Prov.*: C'est sa bête noire (en comparant l'homme à la bête) : c'est une personne qu'il ne peut souffrir. — Il est bête comme une oie... à manger du foin. — Dans l'homme, la partie animale : Il faut que l'âme domine la bête.

19 v.—«Médis» dire de quelqu'un le mal que l'on sait sur son compte. — Il y a des reproches qui louent et des louanges qui médisent (LA ROCHEF. *Réfl.* 145).

20 v.—«Si» dans le sens de *puisque*. — «Né» part. pass. de naître ; — né à, né pour : qui a des dispositions innées pour quelque chose. — Bien né, mal né : qui a apporté en naissant des dispositions bonnes ou mauvaises. — Il est l'ennemi-né de... : il a une tendance naturelle à combattre telle chose.

21 v.—«Téter» (*vieilli* : teter) dans ce dernier, on double le *t* devant un *e* muet : je tette, je tetterai ; — dans le premier, *té* se change en *tè* devant un *e* muet : je tète ; excepté au futur et au conditionnel : je téterai.

22 v.—«Si ce n'est» veut dire *excepté*... toi : Il vous ressemble, si ce n'est qu'il a les cheveux plus noirs.

23 v.—Tout ce dialogue est simple, clair, vif, rapide, serré ; on croirait pouvoir écrire ainsi, sans effort et naturellement : c'est faire l'éloge de La Fontaine et de son talent. — «Les tiens» les proches parents. — Au *fém. plur.* : Tu fais ici des tiennes : de tes folies habituelles.

24 v.—«Épargner,» ménager (quelque chose) pour mettre en réserve : Il épargne pour ses vieux jours. — Employer avec réserve : Il épargne ses pas, ses peines, ses forces ; — ne pas imposer : Épargne-moi ces discours superflus. Ménager quelqu'un en le traitant avec indulgence, *en paroles* (ici).

25 v.—«Vous... chien,» le loup généralise son accusation, en l'étendant à tous ceux qu'il rend responsables.

26 v.—«On me l'a dit,» termes vagues qui couvre l'hypocrisie et la méchanceté. — «Il faut que» mot de la force brutale et triomphante.

27 v.—«Là-dessus» (v. p. 302 v. 14). — «au fond» au lieu le plus reculé : Le fond d'une caverne, d'une galerie, d'une chambre, d'une voiture ; *p. anal.* : le fond d'un chapeau ; — au fond d'un cloître (dans le cloître.)

28 v.—«Puis» *adv. de temps* : ensuite. — Et puis signifie au reste, d'ailleurs : Et puis comment percer cette foule (BOIL. *Sat.* 1).

29 v.—«Sans... procès» sans attendre sa défense, sans s'inquiéter même

LE LOUP ET L'AGNEAU.

ANALYSE LITTÉRAIRE.

Il n'est pas rare que La Fontaine place la moralité au début plutôt qu'à la fin des fables. Ainsi le récit de l'action se poursuit et se termine d'une façon plus intéressante et plus animée, et, la conclusion connue d'avance, l'on apprécie mieux les détails du développement. On s'étonne que plusieurs critiques aient interprété le premier vers comme si le dessein du fabuliste eut été de démontrer que "le plus fort finit toujours par avoir raison du plus faible," grâce aux solides arguments dont il dispose. Les termes dont se sert le poète sont assez clairs, et chacun lit ceci : "La raison du plus fort l'emporte presque toujours," vérité expérimentale malheureusement trop évidente, exprimée avec une amère ironie et sous une forme paradoxale qui est voulue. En effet, celui qui a recours à la force, montre par cela même qu'il n'a pas pour lui le droit : parce que le voleur ou l'assassin triomphe par violence, la raison de son acte est-elle *bonne* ? serait-elle surtout *meilleure* ? Cette morale de carrefour ou de grand chemin n'a jamais souri au bon La Fontaine. Son intention ironique est surtout manifeste dans le second vers, où "tout à l'heure" est pris dans son vrai sens, immédiatement, sur-le-champ.

* * *

En quatre vers, étincelants de vérité et de justesse, La Fontaine introduit l'**exposition** de son petit drame. Quelle gracieuse perspective et quelle fraîcheur de coloris ! Le terme "se désaltérait" ne suffit pas au peintre, qui ajoute poétiquement ces autres : "courant, onde pure" trois motifs évidents pour que l'eau ne puisse être troublée. L'agneau est donc *chez lui*.

Survient un loup à *jeun*, *aventurier* que dévore la *faim* : trois expressions de plus en plus longues, comme on le peut voir dans

de se donner les apparences de la justice. En termes de droit, *forme* se dit de certaines règles établies pour conduire les procédures. — Un "procès" est une instance devant un tribunal, sur un différend entre deux ou plusieurs parties. "Sans... procès" est devenue une locution familière signifiant : sans autre façon.

le texte, pour caractériser nettement la physionomie du second personnage.

Prenez un crayon ; dessinez un ruisseau limpide, un agneau penché sur le bord, un loup sur l'herbe de la prairie, en amont du cours d'eau, à l'arrière-plan une forêt touffue : voilà bien le tableau du fabuliste, ou plutôt de l'artiste.

Aussitôt se forme le nœud de l'action. Le loup, pense-t-on, va se jeter immédiatement sur l'agneau, qui lui présente une proie facile. Point, et c'est ici qu'apparaît le côté moral de l'apologue. Le loup argumente à sa façon ; battu sur un point, il essaiera d'être plus heureux sur un autre ; bref, ce criminel se croit dans l'obligation de justifier son forfait.

Remarquez la grossière, hypocrite et violente interrogation de l'audacieux maraudeur. L'exposition laisse entendre assez que l'animal est plutôt *affamé* qu'altéré, et qu'un agneau qui se contente de boire à longs traits ne saurait troubler la transparence de l'onde pure. Nous ne sommes pas surpris qu'un interlocuteur aussi effronté soit qualifié de « plein de rage, » qu'il s'attribue à lui seul tout le courant en guise de « son breuvage, » que sans attendre d'explication, il s'écrie avec un grondement rauque et saccadé :

« Tu seras châtié de ta témérité, »

Au malhonnête tutoiement du personnage vagabond, l'agneau, trop civil, va sans doute répondre par un *vous* plein d'une humble déférence ? Bien mieux : Agnelet l'appelle « sire, » lui parle à la troisième personne comme à une majesté que l'on révère et emploie le ton de la supplication : la timide innocence, en présence d'une force supérieure, se défend avec calme en se fondant sur la valeur de ses droits. Ici, elle appuie sur chaque circonstance qui milite en sa faveur : « je me vas — désaltérant — dans le courant — plus de vingt pas au dessous. » Fort de ses explications, l'agneau conclut, dans un ample alexandrin :

Et que, *par conséquent*, en aucune façon,

Je ne puis troubler sa boisson.

Que peut-on objecter à une plaidoirie aussi convaincante ? elle paraît sans réplique. « Tu la troubles ! » telle est la brutale réplique de la « bête cruelle, » qui sent qu'elle a tort et que la raison du plus fort n'est point, à beaucoup près, la meilleure ; puis, à l'aide de la simple conjonction *et*, elle passe immédiatement à un nouveau grief :

« Et je *sais* que de moi tu médis l'an passé. »

Que l'on juge de la stupéfaction de l'agneau ; elle est rendue par le ton, naïvement interrogateur et imprudent : « Comment l'aurais-je fait, puisque je n'étais pas né ? » et la preuve vient aussitôt : « Je tette encore ma mère. » Ravis de cette candeur de langage, nous songeons à peine qu'un agneau non encore sevré ne s'abreuve point au courant d'un ruisseau.

Exaspéré par ces méprises successives, furieux d'être pris en défaut et de ne trouver aucune bonne raison, le loup *spécifie* son accusation : « C'est *donc* ton frère. » — « Je n'en ai point ! » — Il faut cependant découvrir le coupable : le calominateur *généralise* : « C'est *donc* quelqu'un des tiens, ou les bergers, ou les chiens. » Belle augmentation vraiment, raisons péremptoires et irréfutables ! Comme si les bergers, les chiens, les moutons avaient pour devoir de lier amitié avec le loup !

Mais voici la bonne, la meilleure raison, celle par laquelle les gens de mauvaise foi terminent en leur faveur toutes les contestations : « *On* me l'a dit. » On, c'est-à-dire tout le monde ; on, c'est-à-dire personne : c'est la preuve de ceux qui n'en ont point. Il est évident qu'il n'est pas permis d'avoir raison contre un juge prévenu, aveugle et sourd volontaire : « il faut » d'avance se résigner à porter le poids de sa « vengeance. »

Aussi, sans attendre une inutile justification de la part de l'innocent agneau, avec une rapidité rendue plus sensible par les vers de huit syllabes, le loup amène brusquement le **dénouement** redouté et entrevu : « il emporte » sa victime « au fond des forêts, » car le crime a besoin de mystère et de solitude, il craint la lumière et l'importunité des témoins. Il n'examine pas plus longtemps si l'agneau est innocent ou coupable, terminant violemment l'espèce de procès qu'il lui avait intenté pour lui prouver qu'il méritait la mort.

*
*
*

Pour confisquer un droit, il ne suffit pas de le vouloir. Il n'est jamais permis d'oublier que toute question de justice suppose deux termes : d'un côté le droit, de l'autre le fait. Tant que le premier ne se déclare pas vaincu, le second demeure ce qu'il est, une infraction à la justice, aux lois primordiales, qui veulent que la chose ravie appelle toujours son maître.

Ces axiomes juridiques reçoivent dans cette fable une confirmation directe ; c'est une leçon de haute morale à retenir. Hélas ! trop souvent la force baillonne, étouffe, tue le droit, égorge ou

poignarde l'innocence. Le loup personnifie donc les spoliateurs de tous les temps et les oppresseurs des faibles sur la surface du monde. Par bonheur, un poète a eu raison d'écrire

Oui, oui, le droit ordonne en première maxime
Le prix à l'innocence et le supplice au crime.

(ROTROU. *Antig.* II. 4.)

N^o III.

Le Stabat de Pergolèse.

La confrérie de Saint-Louis du Palais, à Paris, avait demandé un *Stabat* à Pergolèse. La facilité de ses compositions, sa science de l'harmonie, la richesse de ses mélodies l'avaient rendu célèbre ; et déjà les Italiens le comparaient au Dominiquin. Bien qu'il eût fait des opéras, les sujets religieux l'attiraient et son *Salve Regina* allait bientôt faire résonner les voûtes de toutes les églises de la catholicité.

Mais, s'il avait été heureux en célébrant le triomphe de Marie, l'inspiration lui faisait défaut pour exprimer ses douleurs. Il s'était mis à l'œuvre inutilement ; rien ne pouvait le satisfaire ; tout lui semblait inférieur, médiocre, indigne d'une scène aussi sublime que le drame du Calvaire. Dans le dessein de chasser ses ennuis et de se procurer des émotions, il entreprit de voyager.

I. PLAN.—Le **début** introduit les circonstances de *lieu*, de *personnes*, d'*objet*, de *moyen* «La confrérie... de voyager.»

Le **milieu** embrasse le *récit* du fait au moyen du *rapprochement* et de la *similitude* entre le supplice du criminel et celui du Sauveur, entre sa situation et celle de Jésus ; — enfin l'*effet* du spectacle qui est l'inspiration de la mélodie du *Stabat*. «Un jour... abandonné !»

La **conclusion** fait remonter à un principe *général* (genre) en partant du cas particulier : procédé facile et fréquent, aussi bien que la réciproque qui descend du *genre* à l'*espèce*.

II. DÉVELOPPEMENT.—Dans ce plan **symétrique** (*Salve regina* et *Stabat* : contraste ; — supplicié et sa mère, Jésus et Marie au Calvaire : parallèle, etc.) le développement est facile à saisir pour la phrase initiale, pour les paragraphes et leur dépendance, pour les transitions et la phrase finale : «ce trait... péremptoire.»

Un jour qu'il traversait Crémone, en Lombardie, il s'arrêta devant un spectacle lamentable. Sur la place publique déserte, une potence était dressée ; elle supportait un cadavre aux traits livides, aux membres raidis. dont le vent se jouait au soir d'un sinistre crépuscule d'automne ; au pied de l'instrument du supplice, une femme en deuil, la face voilée, était debout, immobile comme une statue de la douleur. Cette attitude désolée et pourtant résignée inspirait à l'artiste une respectueuse commisération. Car c'était sans doute la mère qui était venue apporter ses larmes à son fils, quoique criminel ; elle priait avec ferveur et demandait à Dieu que la faute fût expiée par son atroce souffrance.

Pergolèse ne pouvait détacher les yeux de cette scène lugubre. Il partageait tous les sentiments de cette mère malheureuse : la honte du crime, l'angoisse durant l'agonie, le déchirement de ses entrailles après le supplice, la résignation et l'espérance en la bonté illimitée du Sauveur des hommes.

Puis un rapprochement se fit soudain dans son esprit. Ce n'étaient plus Crémone et sa place publique : c'était le Golgotha ; ce n'était plus une potence où s'agitait le corps d'un assassin dans les dernières convulsions de la mort ; c'était la croix dont les bras s'élevaient vers le ciel, comme le signe auguste de la Rédemption, où était cloué le Fils de Dieu, cet adorable Jésus qui avait aimé les hommes au point de vouloir connaître toutes les douleurs et toutes les angoisses de l'humanité, Jésus qui léguait sa mère à l'affection du disciple bien aimé et qui, dans un appel suprême à la puissance de son Père, jetait dans le ciel noir un grand cri : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

Après de la croix, Pergolèse revoyait, vivante et présente, la plus pure, la plus sainte des femmes en même temps que la plus courageuse et la plus navrée de tristesse ; il revoyait cette Mère pleurant son doux Fils, les pieds et les mains troués par de grands clous, la tête dérisoirement couronnée d'épines, le côté meurtri et ouvert d'un coup de lance. Et l'artiste se prenait à réciter cette admirable prose :

Stabat mater dolorosa
Juxta crucem lacrymosa.

Il comprenait mieux, il sentait maintenant toute l'étendue et la profondeur de l'affliction de la Vierge-Mère : ce n'étaient plus des mots qui se pressaient sur ses lèvres, mais des notes harmonieuses d'une tristesse indéfinissable : son *Stabat* était composé.

Et lorsque, quelques jours plus tard, l'admirable musique se fit entendre pour la première fois sous les voûtes sonores de l'église, les fidèles crurent à leur tour revoir, dans leur pieux ravissement, le Golgotha couvert de nuages sombres que le vent amoncelle en soufflant lugubrement, le Christ expirant sur la croix, les saintes femmes soutenant Marie qui pleure en silence et redit peut-être, elle aussi, au fond de son cœur éperdu : O mon Fils, pourquoi m'avez-vous abandonnée ?

* * *

En vertu de l'association des idées qui s'appellent et s'enchaînent, les grands artistes conçoivent leurs chefs-d'œuvre ; les spectacles variés de la nature et de la société, en orientant l'idéal du génie humain, les secondent souvent et presque toujours dans l'exécution magistrale de leurs desseins : ce trait de Pergolèse en fournit une preuve nouvelle et péremptoire.

N° IV.

Les Fleurs du Ciel.

Oh ! mère, que mes fleurs sont belles !
Disait Edwige aux grands yeux bleus ;
Vois l'éclat vif de leurs ombelles...
Mais, les saints en ont-ils aux cieus ?

— Ma mignonne, la vierge pure
A des fleurs d'un plus riche teint
Que celles de notre nature
Dans leur rapprochement lointain.

PLAN.—L'idée-mère est dans le titre qui révèle l'invention par le rapprochement des *fleurs* de la terre et *celles* du ciel.

Le **début** (1ère stance) caractérise les fleurs de nos parterres et provoque la comparaison avec celles des cieus.

Le **milieu** (stances 2-6) développe par *énumération* le symbolisme céleste des fleurs : la vierge, les martyrs, l'enfant, le pauvre humble, les anges.

Le **dénouement** (2 dernières stances) comprend deux idées connexes, la mort d'Edwige et son vol vers les fleurs du bon Dieu. «Orant» (*subst. fém.*) signifie : personne en prière, image fréquente dans les Catacombes.

Les martyrs ont de rouges roses
 Qui ne peuvent pas, chère enfant,
 Fleurir sur nos terres moroses
 Que brûle un soleil étouffant.

L'enfant à l'âme blanche et sage
 Porte dans ses petites mains
 Lys éclos au divin visage
 Et qu'on ne trouve en nos chemins.

Dans les grands cieus, la violette
 Exhale un parfum bien plus doux ;
 Elle est pour celui qui reflète
 La vertu du Dieu né pour nous.

Et de leurs mains laborieuses
 Les anges aux ailes d'azur
 Cultivent ces fleurs merveilleuses
 Au ton si varié, si pur...

Le soir, cette mère pleurante
 Vit Edwige pâlir soudain...
 « Non, ne meurs pas, dit-elle, orante
 Que feraient tes lys au jardin ?... »

— « Je quitte les terrestres fanges,
 Dit l'enfant ouvrant son œil bleu,
 Maman, le ciel a besoin d'anges
 Pour soigner les fleurs du bon Dieu ! »

(J. TAVENAS.)



B.—CLASSE DE SECONDE ou DE BELLES-LETTRES.

N° 1.

Exercices raisonnés sur les genres de prose.

Le Discours.

1. Le **discours** (abréviation pour *discours oratoire*) est une composition propre à être portée de vive voix à la connaissance du public, auquel l'auteur se propose de faire partager ses idées et ses sentiments.

2. La théorie du discours ou **rhétorique** comprend *quatre* parties : l'invention, la disposition, l'élocution, l'action. — Les rhéteurs anciens distinguaient *sept* parties du discours : l'*exorde* ou début, la *proposition* ou énoncé sommaire du sujet, la *division* ou indication des parties, la *narration* ou récit des faits qui sont l'occasion du discours, la *confirmation* ou ensemble des preuves, la *réfutation* des raisons contraires au but proposé, la *péroraison* ou conclusion.

Aujourd'hui l'on se contente de *trois* parties principales : un début ou *exorde*, un milieu ou *confirmation* (*corps du discours* ou *développement*), une fin ou *péroraison*.

3. Les **genres oratoires** comprennent les discours *politiques* (tribune), *académiques* (académie), *judiciaires* (barreau), *militaires* (camp ou champ de bataille), *religieux* (chaire).

L'éloquence **politique** a pour objet le droit naturel, international, l'histoire et l'économie, les intérêts et les faits patriotiques : les variétés de discours que l'on entend à la tribune diffèrent selon les Etats et la forme de gouvernement.

L'éloquence **académique** a pour objet les théories, les faits, les œuvres artistiques, littéraires, scientifiques ; — elle comprend les *Discours de réception* : remerciement, éloge du prédécesseur, les *Réponses* : éloge du nouvel élu, les *Critiques Littéraires* : discussion d'une théorie ou d'une série d'œuvres, les *Rapports sur les prix de vertu*.

L'éloquence **judiciaire** a pour objet le droit, un fait à éclaircir, à prouver, à rejeter, les affaires *civiles* ou *criminelles* ; — elle embrasse les *réquisitoires* du ministère public, les *plaidoyers* des

avocats, les *mémoires* où l'on expose une cause pour éclairer les juges et les défenseurs.

L'éloquence **militaire** a pour objet les intérêts de l'armée et de la patrie, les éloges ou les blâmes des officiers ou des soldats ; — les *proclamations*, les *adieux*, les *ordres du jour* sont les principales formes du discours militaire, rare en temps de paix.

L'éloquence **de la chaire** a pour objet le développement des vérités chrétiennes concernant le dogme, la morale, le culte et la discipline. Les diverses sortes de discours religieux sont : l'*homélie*, le *sermon*, le *panégyrique*, la *conférence*, l'*oraison funèbre*.

4. S'il plaît à Dieu, nous étudierons un jour en détail tout ce qui concerne les divers genres oratoires, au triple point de vue historique, théorique et pratique.

N° II.

LE GÉNÉRAL DE SONIS.

(*Suite.*)

III.—Le Chrétien.

De Sonis fut un grand chrétien, autant qu'un rare soldat. Il le fut en plein soleil ; il ne fit pas, comme tant d'autres, deux parts de sa vie, mettant dans l'une le courage ou l'amour des honneurs, dans l'autre la lâcheté et la trahison des convictions religieuses. C'était un mérite, du moins à l'époque de sa jeunesse, où un si grand nombre rougissaient de leur foi. Mais que lui importaient ces exemples pusillanimes ! Comme à Loigny, de voir reculer les autres, c'était un spectacle qui le poussait en avant.

Après la guerre de 1870, il s'était rendu à la Présidence entretenir M. Thiers, alors chef du pouvoir exécutif. Celui-ci qui avait, ce jour-là, des raisons de lui être agréable, le retint à déjeuner. C'était un vendredi, et la table était servie en gras. On présenta le premier plat au général ; il n'y toucha point. Comme il refusait aussi le second, son hôte en devina tout à coup le motif. Aussitôt il s'excusa vivement, gronda à sa façon Mme Thiers, et l'on se hâta de servir du maigre à ce chrétien vaillant, qui ne rougissait de ses devoirs devant personne et en dépit d'aucun exemple. L'indignation du vieux politique amusa beaucoup le général. Peut-être M. Thiers ne jouait-il qu'une sorte de comédie, destinée à faire pardonner son oubli. Peut-être aussi, lui qui avait vu tant

de bassesses et de capitulations de conscience dans le cours de sa longue carrière, était-il sincèrement contristé d'avoir froissé les convictions d'un homme qui savait les respecter lui-même avec un si noble et si rare courage.

Du reste, cette soumission aux lois de l'Eglise était chère à M. de Sonis : il la poussait jusqu'au scrupule. Il n'a jamais fait gras le vendredi, même en campagne, malgré des privations et des fatigues de toutes sortes, «alors même, disait son colonel, devenu depuis le général Marmier, que nous n'avions que du cheval mort à manger dans nos expéditions.» Le colonel ajoutait : « Quel homme !... C'est l'officier le plus étonnant de l'armée ! »

Il jeûnait sévèrement chaque carême, même quand les nécessités du service devaient le tenir à cheval jusqu'à deux heures de l'après-midi. Que dis-je, on le vit, en Afrique, observer les prescriptions de l'Eglise avec une exactitude poussée jusqu'à la rigueur. Ce n'était pas l'erreur d'un esprit étroit, trompé sur ses devoirs ; c'était l'acte éclairé d'une volonté forte et généreuse. Il disait lui-même que les raisons ne lui manquaient pas, fatigué comme il l'était, d'entendre la loi d'une façon plus douce. — «Mais, ajoutait-il, je n'ai pas voulu donner aux Arabes l'occasion de prétendre que les Musulmans font mieux leur carême que les chrétiens. Je m'en suis tenu au jeûne strict, celui d'un seul repas que je ne prenais que le soir.»

Aussi ses sentiments religieux imposèrent le respect aux Arabes. Ceux-ci n'avaient pas ménagé leur mépris à beaucoup d'autres officiers pour l'irrégion de leur conduite. Dans leur langue ils les qualifiaient de : «Chiens de chrétiens, qui ne font pas leur prière !» De Sonis fut par eux surnommé *le juste*, ou comme ils disaient : «le grand marabout (prêtre) des Français !»

Eloge désintéressé, traduisant avec éloquence la foi et la conduite irréprochable du soldat vraiment chrétien !

Nul pouvoir humain ne fut jamais capable de le faire agir contre une décision de l'Eglise, pas même la puissance de la mode, la plus redoutée sinon la plus redoutable. La mode a beau absoudre le duel, M. de Sonis s'en montra l'ennemi, plus fort en cela que tant d'autres qui en subissent l'usage, tout en le trouvant ridicule. Nul n'apprécia plus que lui le courage, mais il le voulait bien placé et en harmonie avec sa foi. Commandant à Rennes le 16^e corps d'armée, plusieurs années après la guerre, deux soldats

ayant échangé des coups de poings, le colonel de place leur avait ordonné de se battre. Arrivé sur le terrain, l'un des deux fut pris de peur et s'enfuit ; on lui infligea huit jours de punition. M. de Sonis fut instruit de l'affaire ; il défendit les droits de la conscience et de l'Eglise tout en condamnant la lâcheté. Le colonel reçut huit jours d'arrêts, pour avoir imposé le duel, le fuyard 30 jours de prison, pour s'être dérobé, faute de cœur.

Un tel chrétien devait nécessairement aimer les hommes, surtout quand ils sont malheureux. Car c'est l'honneur de l'Evangile, qu'on ne puisse lui devenir fidèle, sans pratiquer davantage la divine vertu de la *charité*. M. de Sonis était entré de bonne heure dans la Conférence de Saint Vincent de Paul, lui apportant toujours son aumône, visitant en son nom les pauvres, "ses pauvres chéris," comme il les appelle quelque part. Il a connu des heures d'embarras, où il manquait presque du nécessaire pour lui et les siens. Il a dû se priver, et de l'usage du tabac et de la lecture de son journal ; mais, si gêné qu'il fût, jamais il ne s'abs tint d'alimenter de son obole la caisse de la charité.

A Limoges, l'on vit le jeune officier tendre la main pour les pauvres, dans les fêtes militaires. Un jour même, il obtint un fourgon du régiment ; il y monta, et comme ces admirables *Petites Sœurs des pauvres*, le brillant lieutenant des hussards conduisit, dans les principales rues de la ville, le chariot de la charité, recueillant le vieux linge, les vieux habits pour le vestiaire de ceux qui n'en ont pas, au risque de ramasser aussi quelques quolibets de mauvais goût, parmi de légitimes témoignages d'admiration. Les grandes âmes sont ainsi : comme elles dépassent le niveau commun, elles paraissent étranges ; et l'on n'est guère capable que d'en rire, si l'on n'est pas digne de les admirer.

Mais peu importaient à ce chrétien accompli les sourires moqueurs, et aussi les éloges. Il aimait et pratiquait l'*humilité*, cette vertu discrète et forte qui soutient toute la vie chrétienne, comme le fondement porte l'édifice.—"Le catéchisme, écrivait-il, ne m'aurait pas dit que l'orgueil est la racine de tous les vices, que l'expérience de la vie me l'aurait déjà indiqué." Il ne voyait de salut, pour une âme, que dans le sentiment profond de son indignité.

C'est l'accent des saints, et aucune hypocrisie ne l'imite. D'ailleurs, qu'il fût humble, comme on l'est rarement, un trait de sa vie le prouve. Peintre amateur, il exécutait comme tant

d'autres, ce qu'on nomme des *croûtes* dans le langage des ateliers de l'École des Beaux-Arts. Il le reconnut lui-même, et posa le pinceau : évidemment c'était une âme d'élite.

Guéri de son amputation, il alla au ministère de la guerre, où le général de Cissey, l'accueillit avec respect.

— «Quelle position demandez-vous, lui dit le ministre, qui croyait aller droit au but.

— «Je ne demande, dit de Sonis, que de servir mon pays. . . . Parti d'Algérie général de brigade, je servirai comme colonel, si cela vous convient.»

M. de Cissey n'en revenait pas.

— «Ma foi ! s'écria-t-il, vous et Charette, vous êtes seuls de votre espèce.»

Si le ministre a dit vrai, c'est un grand honneur pour les deux illustres amis ; mais il faut le regretter pour la France, qui ne perdrait rien d'en compter beaucoup de cette étoffe.

Plus tard, un des correspondants de Sonis ayant montré quelques-unes de ses lettres, si belles à tous égards, il exigea, pour ce qu'il écrirait à l'avenir, un secret absolu. Sa modestie était ombrageuse ; le moindre bruit de renom lui faisait peur.

Son humilité fut donc profonde ; c'est sans doute parce que sa *piété* ne le fut pas moins. Elle ne s'arrêta pas, comme il arrive, à la surface de sa vie : elle la pénétra tout entière. Ses actes, ses lettres, ses paroles, tout en est plein, tout la reflète.

Levé chaque matin à cinq heures, il commence sa journée par la prière, il médite, l'Évangile ou l'Imitation de J. C. à la main, sur quelque vérité religieuse ou morale, puis il se rend à l'église où il entend la messe. Chaque jour aussi, il récite l'office de la sainte Vierge : il s'en fit un devoir en s'enrôlant dans le Tiers-Ordre du Carmel, et il n'était pas de ceux qui se soustraient aux obligations qu'ils se donnent. Il portait le grand scapulaire des Tertiaires, sous son uniforme d'officier, pratiquant leurs pénitences, s'associant à leurs prières jusque dans les défilés d'Algérie, et c'était un touchant spectacle que de voir ce guerrier égrener le chapelet de celle que l'on n'a jamais invoquée en vain.

Tout ceci n'était que l'aliment ordinaire et quotidien de sa ferveur chrétienne. Mais elle avait ses festins de fête. Chaque semaine ramenait, pour le religieux officier, les jours de communion : — « Quel délicieux compagnon que Jésus-Christ ! s'écriait-il ; et que les disciples d'Emmaüs avaient raison ! »

Chaque mois, il passait la nuit entière dans une église auprès du Saint-Sacrement. Lui-même avait établi, à Limoges, avec quelques amis, l'œuvre de l'Adoration nocturne. Ils étaient huit chrétiens, qui se réunissaient sans bruit, disait-il, comme des conspirateurs. C'est la seule conspiration qu'il ait connue et approuvée.

Chaque année, pendant la nuit du Jeudi au Vendredi Saint, il se faisait enfermer seul dans une pauvre église, heureux de consacrer ces longues heures silencieuses au Dieu méconnu, dont les fidèles célébraient la passion et la mort. Il appelait cette nuit *la veillée des armes*.

Sur le champ de bataille de Loigny, il fit vœu de prier ainsi tous les ans, s'il survivait, pendant cette même nuit du 2 décembre. Et il tint parole. A quelqu'un qui lui demandait un jour, à Paris, sa longue veille étant finie, s'il ne se sentait pas fatigué : « Fatigué ! dit-il ; allons donc, une nuit de garde ! »

De Sonis était l'une de ces âmes, toujours rares, que l'amour de Dieu a profondément touchées. Aussi éprouvait-il le désir de le voir croître sans cesse. Un de ses fils lui ayant promis de prier pour lui chaque soir. « Je veux que votre prière soit pour moi celle-ci : « Mon Dieu, faites que mon père vous aime toujours davantage. »

Il arriva ainsi à ce degré difficile de l'amour divin, qui fait accepter les épreuves sans murmurer et en baisant la main qui les permet et les envoie.

Le 10 novembre 1873, faisant à Rennes une révision, son cheval s'emporta ; il fut désarçonné, et, dans sa chute, il se cassa la jambe qui lui restait : son corps était irrémédiablement brisé.

C'est à cette époque de souffrance que sa fille Marie lui demanda la permission d'entrer en religion : ce fut un rude sacrifice, car deux mois après il parlait encore « des regrets si cuisants de la séparation, de la place restée vide au foyer, des soirées si longues, loin de la chère absente ! »

Neuf ans plus tard, en 1882, pendant les manœuvres de septembre, sur un terrain difficile, il fit une nouvelle chute : ce qui aggrava de nouveau ses blessures. Il demanda alors à être mis à la retraite.

Sa carrière était finie ; il ne lui restait plus qu'à souffrir en attendant la mort. Elle vint lentement, se faisant précéder de la douleur. De Sonis traversa d'atroces tortures, qui le détachèrent

et le purifièrent de plus en plus. Douleurs néphrétiques, dont la violence le menait tout près des portes du tombeau, inflammation survenue à son pied, gelé dans la neige, brisement insupportable des membres et de tous les muscles, tout contribuait à lui rendre la vie un martyre.

Dans une prière admirable trouvée dans ses papiers, il remerciait Dieu, au déclin de sa carrière, des déceptions, des humiliations, des inquiétudes, par lesquelles il était passé. Il disait : "J'aime à être brisé, consumé, détruit par vous, Seigneur !"

Il atteignait le sommet : il n'y a pas apparence qu'il dût monter plus haut. Le fruit était mûr ; c'était l'heure de le détacher de l'arbre.

L'horizon s'assombrissait autour de lui. Ses meilleurs amis étaient morts. Le comte de Chambord, son intime de cœur, disparaissait, lui aussi, de ce monde, emportant les dernières illusions du royaliste, qui avait continué d'espérer contre l'espérance.

L'ombre continuait à descendre ; le soir venait, comme pour toute vie humaine ici-bas, qui n'est elle-même qu'une ombre fuyante. — "J'ai le cœur triste, écrivait-il. Il y a sur le monde un voile de deuil, et comme une désespérance universelle..." Il parlait sans cesse de l'Éternité, comme s'il en voyait déjà se lever l'aube blanchissante. Il sentait que l'heure approchait "de plier sa tente pour le grand voyage." Peu à peu, sa faiblesse augmentant toujours, il ne parut plus garder de forces—raconte sa compaissante compagne—que pour nous aimer et aimer Dieu... Dans la semaine du 8 au 15 août 1887, un peu de fièvre se manifesta, sans que le danger parût imminent. Le dimanche, mon cher époux se leva comme à l'ordinaire : il se confessa et on lui apporta la communion... Le lendemain, hélas ! tout espoir était perdu. On lui administra l'Extrême-Onction, qu'il reçut avec toute sa connaissance ; puis commença la terrible agonie !... Il a bien souffert, et nous avec lui. J'ai voulu tenir sa chère main dans la mienne, durant cette horrible lutte, malgré le brisement de mon cœur... A 2 heures, tout était fini : mon bien-aimé Gaston exhalait son dernier soupir sur les pieds du crucifix qu'une main dévouée posait sur ses lèvres. Son cœur avait cessé de battre, le jour même de l'Assomption de la Vierge Marie, qu'il avait tant aimée et si bien servie !"

Le voilà maintenant dans l'éternité ! Son corps repose à Loigny, dans le même lieu qui fut témoin de son invincible bravoure, au milieu de ses frères d'armes, frappés avec lui sous les plis de l'étendard du Sacré Cœur.

Tel fut, M^{es} et M^{rs}, dans la personne du général de Sonis, l'homme, le guerrier, le chrétien, et mieux encore que la rapide et pâle esquisse que je viens de vous mettre sous les yeux : l'on ne saurait raconter en dix pages les mille détails d'une existence si glorieuse et si féconde. Dans ce héros, le gentilhomme, le soldat, le père, l'époux et l'ami étaient dominés et transfigurés par la trempe énergique du *saint*. Il y a, ce semble, à la fois plaisir et profit, à contempler les traits d'une physionomie si sympathique, d'un caractère si mâle et si fortement dessiné, d'un courage et d'une valeur aussi chevaleresque, d'une âme aussi héroïque et aussi humaine tout ensemble. Le contact avec de tels hommes est de nature à nous rendre fiers de notre origine : car de Sonis honore aussi bien l'humanité que la patrie française ; ce contact doit faire battre nos cœurs de l'invincible espérance, que le peuple canadien-français, qui s'est glorifié de prendre rang parmi les Zouaves pontificaux, saura dignement perpétuer, à travers les générations à venir, les traditions de grandeur et de noblesse, de dévouement et de fierté, qui en feront, dans l'histoire des nations civilisées, un peuple héroïque, impérissable, immortel.



N° III.

UN VERS DE CORNEILLE.(1)

Un moraliste célèbre a écrit : « Les grandes pensées viennent du cœur. » A ce compte, Corneille est un noble cœur, qui a légué à la postérité tant de mots sublimes, tant de fières paroles, tant de maximes marquées de son mâle génie. Son théâtre est une école de grandeur morale et chrétienne, même lorsqu'il met en

(1) Il est superflu de faire ressortir les détails de cette amplification. Le lecteur analysera aisément le *début*, le *milieu*, la *conclusion*. — Le développement du *milieu* a été puisé dans le vers lui-même : « Tout instant » — « un pas vers la mort. » Le mot *pas* suggère l'idée de voyage et de marche vers un terme ; les autres idées secondaires viennent s'y rattacher naturellement.

scène des païens. Quel inappréciable recueil fournirait la lecture réfléchie de son œuvre dramatique !

Ouvrons la pièce intitulée *Tite et Bérénice* (1670), œuvre de la période de décadence, où l'on trouve ce beau vers que nous voudrions commenter brièvement :

Tout instant de la vie est un pas vers la mort

éloquente traduction de la pensée de l'auteur du Livre des Proverbes : « Les pieds de l'impudente descendent vers la mort. »

* * *

La vie, en effet, est un voyage vers le tombeau. Cent textes de l'Écriture l'affirment, et David en particulier le disait à son ami Jonathas : « Entre la mort et moi il n'y a qu'un pas. »

Telle est donc la loi, tel est le décret divin : tous, nous marchons vers la tombe : pas d'exception.

Le petit enfant s'y rend même dans son berceau, enveloppé de ses langes, lesquels, dit Tertullien, ne sont autre chose qu'un premier linceul. Ses vagissements saluent tout à la fois la vie et la mort.

L'adolescent y marche par un chemin charmant. Tout lui fait illusion : les fleurs écloses sous ses pas, la lumière qui l'inonde de ses flots, le ciel sans nuage, les oiseaux qui chantent, les visages amis qui viennent lui sourire. Il semble ne cheminer que vers la joie et l'espérance, il chemine en vérité vers le terme fatal de sa course affolée et enivrée de plaisir.

Le jeune homme y marche dans la fougue de ses vingt ans, entraîné par d'audacieux et téméraires élans. Ces élans le trompent ; ce sont des bonds qui l'emportent plus rapidement au tombeau.

L'homme mûr y marche gravement, le plus souvent sans y penser. Les affaires l'absorbent, sa fortune l'étourdit. Il pense ne travailler qu'à se faire une vie prospère et tranquille, il travaille pour la mort. Quand, après quelques années de somnolence, il se réveille, il se demande anxieux où il en est du trajet, et il s'aperçoit qu'il s'est étrangement rapproché de sa fin.

Et le vieillard ? . . . Le vieillard ne peut pas ne pas voir le sépulcre qu'il touche du pied. Il essaie de reculer et de se rejeter en arrière. Efforts impuissants, il faut marcher et faire le dernier pas.

Tout instant de la vie est un pas vers la mort.

Encore une fois, pas d'exception.

Les riches, qui achètent tant de choses, ne sont pas assez opulents pour acheter le droit de suspendre leur course. C'est d'ailleurs un droit que Dieu ne vend pas.

Les rois qui jouissent de tant et de si étonnants pouvoirs ne connaissent pas celui de s'immobiliser dans la vie. Pour eux aussi, comme pour le dernier des pauvres leurs sujets, la parole du poète garde son inexorable vérité.

Tout instant de la vie est un pas vers la mort.

Tous, je le répète, vont à leur tombeau. Les poètes y vont en chantant, les orateurs en parlant, les triomphateurs en montant au Capitole, les soldats en piétinant le champ de bataille, les marins en voguant au-dessus de l'abîme, les laboureurs en cultivant leurs sillons, les écoliers en feuilletant leurs livres.

Aucune action n'interrompt le funèbre voyage. On le poursuit en faisant le bien, en faisant le mal, en priant, en jouant, en riant, en pleurant, en mangeant, en dormant. Comme le légendaire Juif-errant, nous sommes condamnés à ne nous reposer jamais : point de halte !

Vainement, nous nous débattons parfois, nous tentons de résister, nous appelons au secours les plus doctes médecins, nos amis les plus dévoués ; en dépit de leur science et de leurs efforts, nous cheminons toujours. Et quand, par un retour de santé, nous semblons rétrograder, nous n'en continuons pas moins notre route à pas forcés.

Donc, sans aucune interruption, sans une minute d'arrêt, tous les hommes marchent au trépas, mais tous n'y vont point de la même allure. Dieu, qui dispense la vie à son gré, ne la donne pas dans la même mesure à tous.

Il en est qu'il ne fait que montrer à la terre ; pour les soustraire aux périls du trajet, il les emporte prématurément dans son paradis.

Il en est d'autres qu'il introduit promptement dans le repos éternel, parce qu'ils ont promptement achevé leur carrière. Ils se sont fait, au dire de l'Esprit-Saint, une vieillesse anticipée, vieillesse merveilleuse qui leur ouvre, avant l'heure, les portes de la vie qui ignore tout déclin.

Ceux qui courent le plus vite sur le chemin de la mort, ce sont les innombrables pécheurs. Ils se hâtent, tantôt emportés par

leurs passions, comme par un ouragan, tantôt stimulés par leurs fautes, car "le péché est l'aiguillon de la mort."

* * *

Puisqu'il est vrai pour tous les hommes que

Tout instant de la vie est un pas vers la mort,

soyez résolus de traiter la vie sérieusement. Hâtez-vous de mûrir rapidement pour le ciel et d'entrer dans le repos vivant et exultant de votre Père qui est aux cieux.

(D'après l'abbé PERGELINE).

N° IV.

VOLTAIRE.

(1694-1778.) (1)

Cent vingt-deux années ont disparu dans le gouffre du temps depuis la mort de Voltaire. N'est-ce pas une période suffisante pour fixer l'opinion sur les sentiments qui lui sont dus de la part de la postérité? L'Eglise catholique n'a pas attendu l'effacement d'un siècle à l'horizon, pour canoniser un obscur contemporain du grand homme, le très modeste et très pauvre Benoît LABRE.

La renommée de Voltaire a été vivement et diversement débattue, dans le cours du siècle qui se hâte vers son terme. Ce débat offre l'avantage de fournir à la critique tous les éléments d'un jugement que j'appellerai définitif.

Mais peut-être s'étonnera-t-on ici de ce qu'une soutane fasse choix, pour sujet de conférence, d'un personnage si peu sympathique à ses croyances, si hargneux à l'égard de sa mission, d'un personnage qui a brûlé ce qu'elle vénère et adore, et qu'elle ose évoquer une telle mémoire pour la traduire à un jugement. Bref, cette assemblée va-t-elle ajouter foi à l'impartialité d'un prêtre parlant d'un Voltaire! Cette impartialité peut-elle, dans son discours, luire nette, transparente et sereine, éclater sans intermittence dans l'instruction de la cause, dans les considérants de la

(1) Conférence, lue à l'Institut canadien, Ottawa 1900.

sentence finale ? De cette impartialité je veux vous constituer les juges, avec d'autant plus de désintéressement que les faits, qui seront allégués, ont leur langage propre, que les écrits, qui seront invoqués en témoignage, projettent leur lumière, et que les autorités, appelées à donner leur avis, sont des témoins accrédités et en dehors de toute suspicion malveillante. Ceci me donne le bénéfice d'être très sobre d'appréciations personnelles.

De plus, à mon sentiment, Voltaire est un homme universel de talent et de réputation ; vivant et mort, il a soutenu sur la scène du monde, devant les spectateurs du siècle dernier et du nôtre, un rôle de personnage principal, et en vertu de son influence néfaste, et en raison de son œuvre plus néfaste encore. Durant 83 longues années d'une carrière mouvementée à l'excès, d'une course à pas de géant essoufflé, d'une exubérance de productions littéraires et scientifiques semblable à la plantureuse végétation des régions tropicales, cet homme extraordinaire a pensé, parlé, gesticulé, chanté, crié, ameuté, enivré de joie et de haine, comme il a aussi juré, menti, blasphémé, médit, calomnié, bafoué, presque toujours en riant, en s'amusant, en folâtrant, en ricanant . . . sur tout, de tout, en tout et partout. Dieu, religion, patrie ; conscience, honneur, vertu ; famille, parenté, voisinage ; nature et révélation, philosophie et art, science et littérature, histoire et vies humaines . . . il a porté sur tout la main hardie d'un effronté, il a tout brisé, broyé, mis en poussière — du moins il le croyait ainsi — pour en faire un mélange sans nom, un breuvage qui a délecté bien des palais, ne dirait-on pas mieux, qui a empoisonné bien des existences ?

La complexité d'un tel sujet, j'allais dire la complexion d'un tel génie, rend la tâche très ardue ; nous avons là de l'étoffe pour d'interminables causeries, et cependant

Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.

Je vais donc me borner à l'homme et à l'écrivain et tenter l'entreprise qui me permet d'offrir à M. le Président, aux membres de l'Institut canadien et au public bienveillant, l'assurance de ma bonne volonté, le témoignage du désir de ne point leur être trop désagréable.

I.—L'Homme.

Lorsque l'on descend à Paris la rue Bonaparte, l'on aboutit au quai Voltaire, où dans un méchant recoin, d'ordinaire à peu

près désert, à deux pas de la coupole de l'Institut de France, à deux pas aussi de l'eau sombre et empressée de la Seine, se dresse la statue noirâtre de cet homme de lettres. Cent fois, j'ai frôlé de ma soutane la base du socle granitique du héros, et presque toujours sans arrêter mes pas sous le regard éternellement fixe du vieux philosophe, de Voltaire qui naquit à Paris et y fut baptisé par un prêtre catholique, le 20 novembre, 1694.

J'avoue aussi très ingénument que je n'ai pas songé—hélas ! les livres sont la cause de bien des distractions qu'il est souvent trop tard de regretter—à contempler l'urne funéraire qui, au sein de la Bibliothèque nationale, rue Richelieu, renferme le cœur du grand homme ; cet honneur lui fut décerné, le 16 décembre 1864, par les soins de M. Duruy, ministre de l'Instruction publique.

Trois fois ingrat, j'ai laissé à d'autres ferveurs le souci de faire le pèlerinage—on en fait bien à la *Pierre noire* de Mahomet—le pèlerinage du Panthéon, où les restes du philanthrope furent ensevelis, 13 ans après sa mort, en juillet 1791, au milieu d'un grand déploiement de forces, d'honneurs, d'acclamations, restes qui en furent exilés par le retour de l'église Sainte-Geneviève au culte catholique, restes qui y furent replacés, après la désaffectation du même Panthéon, sous la présidence de M. Grévy, restes enfin que M. Alfred Rambaud a fait pieusement vérifier, en 1898, par une commission désignée à cet effet.

Mais au Panthéon, à la Bibliothèque nationale, sur le quai de la Seine, c'est Voltaire mort ; à la Comédie-Française le célèbre sculpteur Houdon lui a redonné la vie dans un splendide buste en marbre blanc. Le voyez-vous d'ici avec ses yeux de flamme, son rictus de race féline, cette fente de la bouche,—dit de Maistre—courant d'une oreille à l'autre, ses mains crispées sur les bras de son immobile fauteuil, d'où son corps décharné paraît vouloir se dresser d'un mouvement soudain, d'un élan spontané, tandis que que ses lèvres minces et pincées se tendent comme un arc prêt à décocher quelques dards pointus et meurtriers ?

Cet homme que voilà, hérita de sa mère les dons qui l'ont rendu le plus séduisant et le moins scrupuleux des hommes et des écrivains. Jeune encore, il parut doué d'un génie prodigieusement actif et entreprenant, aspirant à tous les avantages, incompatible à toute défense, sachant tout gagner par sa gentillesse et par sa fertilité d'inventions ou d'expédients : enfant né pour régner, se faire adorer ou craindre de toute créature intelligente, même des

régents de France, des rois de Prusse, des impératrices de Russie, un des types enfin les plus complets de la nature humaine, dont il fut l'enfant gâté, par l'apanage de toutes ses facultés, par l'effervescence de toutes ses passions, et le mur d'airain de toutes ses contradictions réunies.

Cet homme que voilà, entré à 10 ans au collège Louis-le-Grand, sous la main des Jésuites, conquiert ses maîtres par ce qu'il avait de gracieux et de séduisant, les émerveille par l'épanouissement de ses talents précoces. Vif, gai, enjoué, il se distingua au seuil de sa carrière si longue par son ingénieuse malice. Son espièglerie fut son péché mignon, péché dont il ne s'est jamais corrigé, et qui s'est plutôt aggravé avec l'âge. Alors comme plus tard, il ne croit jamais avoir mérité les châtimens qu'il s'attire. Pris sur le fait, il ne rougit point de nier, d'accuser son voisin, de conserver au fond de l'âme et du souvenir un vif ressentiment, une amertume envenimée des leçons qu'il reçoit : genre de personnage plus incommode qu'amusant, fécond en tours de renard, inaccessible à toute réforme meilleure, tant il est retors et entêté dans sa basse malignité.

Il n'en était pas moins, paraît-il, assidu à la tâche imposée aux élèves du collège, et marquait les années par les couronnes qu'il remportait. L'on serait tenté de croire qu'il a gardé de ses maîtres le meilleur souvenir. Son ami Cordorcet se refusa le plaisir d'admettre la sincérité de son compère, lorsque ce dernier écrivait ceci, à l'âge de 52 ans :

« J'ai été, écrit Voltaire au Père de la Tour, Recteur de Louis-le-Grand, j'ai été pendant sept ans chez des hommes qui se donnent des peines gratuites et infatigables à former l'esprit et les mœurs de la jeunesse. Depuis quand veut-on que l'on soit sans reconnaissance pour ses maîtres?... Si des Jésuites ont un procès au Malabar avec un Capucin, que m'importe? Est-ce une raison pour moi d'être ingrat envers ceux qui m'ont inspiré le goût des belles-lettres, et des sentiments qui feront jusqu'au tombeau la consolation de ma vie?... Pendant les sept années que j'ai vécu dans leur maison, qu'ai-je vu chez eux? La vie la plus laborieuse, la plus frugale, la plus réglée, toutes leurs heures partagées entre les soins qu'ils nous donnaient et les exercices de leur austère profession. J'en atteste des milliers d'hommes élevés par eux comme moi, il n'y en a pas un seul qui puisse me démentir. »

La même main qui a tracé ces lignes, cédant à l'idée d'une habile manœuvre pour intéresser les Jésuites à sa candidature à un fauteuil académique, écrivait à son ami de Chabanon des aménités d'un genre tout opposé :

— « Il ne serait pas mal, qu'on envoyât chaque Jésuite dans le

fond de la mer, avec un janséniste au cou !» Il faut savoir que dans le vocabulaire de cet honnête homme, qui aime ses maîtres jus-qu'à leur souhaiter le martyre collectif, le terme *janséniste* signifie *chrétien qui pratique sa religion* : ce qui, à ses yeux, constitue un crime, un noir forfait contre... la raison !

Voyez-vous le jeune imberbe de 18 ans sortir du collège ? Il longe les vieilles rues du quartier St-André des Arts, du quartier St-Louis ; le voilà qui tourne au coin d'une rue étroite et sombre, telle qu'il en existe tant encore aujourd'hui dans le vieux Paris du centre. Quelle allure svelte et dégagée ! quel adolescent maigre, long, sec, décharné — ce sont ses propres expressions — ; il a un air de satyre, selon un rapport de la police du temps. Le front est haut, l'œil pétillant de la malice d'un Parisien ; la lèvre mince, fine, effacée, semble dessinée pour le sarcasme et la riposte ; le buste incline légèrement en avant, comme déjà prêt à l'attaque. Toute sa personne, aisée, soignée, coquette, parfumée à l'essence de girofle, avec des recherches et des élégances féminines, respire le désir de ne point déplaire, aussi bien que la liberté, la vivacité familière d'un muscadin né pour le baladinage sur la scène et au grand air du monde. Rien qu'à l'aspect de sa physionomie, naturellement insolente, — le mot est de lui, s'il vous plaît —, dès qu'on entend le son de sa voix, habile à toutes les inflexions, souple à moduler tous les tons, mais pourtant, jusque dans la flatterie, imperceptiblement ironique, l'on devine déjà un maître passé dans cet art difficile et aristocratique de la conversation mondaine, qui fut le triomphe des salons de son temps.

Où se rend-il d'un pas si alerte ? Le voilà arrivé au quartier du Temple et de la Bastille. Son parrain, François de Chateaufort, vient de l'introduire dans la société épicurienne des Vendômes, où jadis La Fontaine festinait et chantait les bouteilles vides... et à vider. Le voilà entré ; il est reconnu, entouré, salué : la verve gauloise, spirituelle, primesautière du jeune Arouet émeut d'admiration et fait pleurer de tendresse le maître de céans, le prince de Vendôme, qui l'admet d'emblée aux petits soupers traditionnels, où se donnent rendez-vous l'élite des libertins de l'époque, comme Chaulieu, le prince de Conti, le duc de Sully, Villars, Servien et d'autres compères non moins édifiants et dévots.

L'atmosphère que l'on respire près d'un entourage scandaleux dessèche à bref délai les fleurs de l'innocence, les germes de la morale, flétrit les délicatesses du sentiment et du cœur : le jeune

Arouet eut l'infortune de ces premières leçons ; sa carrière ne sera plus hélas ! qu'un enchaînement de dévergondage sans frein, d'intrigues galantes, de basses courtisanes dont il faut jeter l'odieux pour une bonne moitié sur la société avilie de la Régence du duc d'Orléans, sur la corruption de la haute noblesse, moitié aussi sur la malheureuse éducation familiale, non du côté paternel qui paraît ferme et irréprochable, mais de l'autre, qui fut certainement funeste et digne d'être déplorée.

* * *

D'autre part, jamais homme ne fut plus heureusement doté ; Arouet avait un talent facile, une universalité d'aptitudes qui lui attirà de bonne heure l'attention des esprits de son temps et des souverains étrangers :

"Je doute, a dit Frédéric de Prusse, s'il y a un Voltaire dans le monde ; j'ai fait un système pour nier son existence. Non, assurément, ce n'est pas *un seul* homme qui fait le travail prodigieux que l'on attribue à M. de Voltaire."

Son *activité infatigable* excitait l'étonnement de M^{me} du Deffand :—"Vous êtes, monsieur, un être bien singulier et tel qu'il n'y en a jamais eu de semblable. Tout ce que vous avez fait, tout ce que vous avez vu, tout ce qui vous est arrivé, ferait une vie assez remplie pour deux ou trois cents hommes."

Ajoutez à cela une intelligence lumineuse et rapide, un bon sens presque infaillible, l'ironie fine et persuasive, l'esprit pétillant et solide, bref sa *physionomie intellectuelle* révèle les dons les plus divers à un très haut degré. M. Faguet y découvre néanmoins quelques lacunes : "Voltaire, dit-il, est superficiel, et ce défaut a pour principe l'égoïsme, le manque de détachement et l'orgueil."

Il n'en va pas de même de son *portrait moral* : il semble de prime abord échapper à toute analyse, tant sa physionomie est diverse et ondoyante, faite de contrastes et d'oppositions. Au fond, Voltaire n'est qu'un histrion, un comédien de génie—le mot est de Ste-Beuve—jonglant avec les idées nobles et les grandes conceptions, et couvrant la noirceur de ses desseins du masque de l'hypocrisie : c'est un Tartuffe, un Onuphre en chair et en os. Sans doute l'écrivain chez lui fut grand—nous dirons en quoi et comment—le manieur d'idées plus grand encore ; mais l'homme individuel et social mérite tout le dédain et toute l'aversion de tous ceux qui n'ont pas abdiqué les principes immuables de la reli-

gion, de la conscience, de la morale, de la sanction du vice et de la vertu dans la vie future.

"*C'est le dernier des hommes après ceux qui l'aiment,*" a écrit Jos. de Maistre ; — "*le dernier des hommes par le cœur,*" ajoute sa propre nièce, M^{me} Denis, qui le connaissait bien.

Au nom de l'*humanité*, il défend la cause retentissante de Calas, de Sirven, de La Barre, de Lally-Tollendal, et cependant en secret, pour grossir sa prodigieuse fortune (200.000 fr. de revenu), il spéculait honteusement avec les frères Pâris-Duverney sur des vivres à fournir aux soldats ; puis il devient négrier, — "enchanté, écrit-il à un ami, — de faire à la fois une bonne affaire et une bonne action!"

— "La traite des noirs, écrit-il dans l'*Essai des Mœurs*, est un négoce qui démontre notre supériorité. Celui qui se donne un maître, était né pour en avoir un." — Cette fortune, il l'accrut encore par son avarice avare : "L'amour de l'argent vous pousse," lui dit un jour sa nièce ; et le président des Brosses, à qui il refusa de payer quelques dettes, lui écrivit : — "En vérité, monsieur, je gémissais pour l'humanité de voir un grand génie avec un cœur si petit, sans cesse travaillé par des misères de jalousie et de lésine" (Lett. 8 octobre 1761).

Pour arriver plus sûrement à la *célebrité* dont la soif le dévore, il courtise toutes les puissances, même les plus abjectes, perdant à ce commerce tout ce qui constitue les fiers caractères et les âmes indépendantes. C'est ainsi qu'il qualifie la Pampadour de "sincère et de tendre," car ajoute-t-il,

Je puis vous donner d'avance
Ce nom qui rime avec l'amour,
Et qui sera bientôt le plus beau nom de France.

Il appelle Frédéric de Prusse "le Salomon du Nord, les délices du genre humain," et lui écrit :—"Sire, je vous ai érigé un autel dans mon cœur !" Il est plus plat encore, si possible, avec Catherine II, l'impératrice de Russie, qu'il nomme "la Sémiramis du Nord, sa grande souveraine, sa sainte : il veut être son adorateur, le prêtre de son temple."—Deux ans avant sa mort, sa main nerveuse trace ces lignes qu'il adresse à sa législatrice : "Daignez observer, Madame, que je ne suis point Welche (lisez : Français) ; je suis Suisse, et si j'étais plus jeune, je me ferais Russe !"

Français de la capitale, il renie sa patrie vingt fois, sans

honte et sans remords, se raille, avec son adorable maître Frédéric, de notre défaite à Rosbach :—“Sire, toutes les fois que j'écris à votre Majesté sur des affaires un peu sérieuses, je tremble comme nos régiments à Rosbach” (28 mars 1755). Et ailleurs : “L'uniforme prussien ne doit servir qu'à faire mettre à genoux les Welches :—vous, Sire, vous êtes fait pour être mon roi. C'est donc à mon roi que j'écris :

Votre esprit, votre ardeur,
Des Français se font chérir ;
Vous aurez le double plaisir
Et de nous vaincre et de nous plaire.

A ses yeux, la France est “un pays de barbares, un pays de tigres et de singes, — Paris, sa ville natale “une basse-cour énorme, composée de coqs d'Inde qui font la roue et de perroquets qui répètent des paroles sans les entendre.” (Lettre à Chabanon, avril 1778, *un mois* avant sa mort) — Est-il étrange dès lors, qu'il souille de fange l'une de nos gloires nationales les plus pures, Jeanne d'Arc, aujourd'hui vénérable ?

Ostensiblement il se donne comme *démocrate*, tandis que, dans sa correspondance intime, il traite avec le plus souverain mépris le peuple, qu'il gratifie du nom de “populace, de canaille...”

—“Le peuple, écrit-il à Tabareau (en février 1769), sera toujours sot et barbare. Ce sont des bœufs, auxquels il faut un joug, un aiguillon et du foin.” Déjà, en 1766, dans une lettre adressée à Damilaville, il disait : —“Il faut que le peuple soit guidé, et non pas qu'il soit instruit : il n'est pas digne de l'être !”

Veut-on s'édifier sur la *charité* de ce philosophe philanthrope ? Voici quelques traits entre mille. Un sieur La Beaumelle ose critiquer la *Henriade* du jeune Arouet : celui-ci le fait enfermer à la Bastille, et il écrit avec compassion : “Il est très bien en prison ; c'est un chien enragé qu'on ne pouvait plus laisser dans les rues ! Je regrette qu'il n'ait que six mois d'emprisonnement ; sous un autre régime il eût été pendu, à ma grande satisfaction.”

Fréron se permet aussi, dans ses critiques, de toucher à ses œuvres — “Pourquoi, ce coquin de Fréron succède-t-il à ce maraud de Desfontaines ? . . . Est-ce que Bicêtre (l'hospice des aliénés) est plein ?”

Mais ceci ne sent que son gentilhomme, à côté des incartades à l'adresse de J.-J. Rousseau. Laissons la parole à M. Brunetière :

“A l'exception de Buffon et de Montesquieu, — ce sont en

général d'assez laids personnages que nos grands hommes de XVIII siècle, un d'Alembert, un Grimm, un Diderot, et par-dessus tous, précisément les deux plus grands, Voltaire et Rousseau, deux puissants dieux, deux vilains sires. Quand je pense à l'un, je préfère toujours l'autre. Voltaire était plus pervers, Rousseau plus ombrageux ; celui-là plus irritable, celui-ci plus dangereux ; on n'était pas impunément l'ennemi de Voltaire, mais cela valait presque mieux que d'être l'ami de Rousseau . . . ? »

Il y eut entre eux, à l'origine, quelques ménagements, et à l'envoi du *Discours sur l'inégalité* des conditions, Voltaire se contenta de répondre en ces termes ironiques :

J'ai reçu, monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain. Je vous remercie. Vous plâmez aux hommes, à qui vous dites leurs vérités, mais vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine ; on n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes ; il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre, et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi.

Lorsque le *Contrat social* et l'*Emile* de Rousseau furent publiés, Voltaire perdit quelques admirateurs : aussitôt la rupture éclata. Pour lui, Rousseau est, dès ce moment, "un fou qui a besoin de bouillons rafraîchissants, un petit écervelé, un plat monstre d'orgueil ; un faquin, un petit polisson, un charlatan, un tonneau de vinaigre ; une âme pétrie de boue et de fiel ; un Judas ; un petit singe, fort bon à enchaîner et à montrer aux curieux pour un sou ; enfin le plus méchant coquin qui ait jamais déshonoré la littérature"—La mort seule mit un terme à la dissension entre ces deux amis . . . irréconciliables.

Menteur effronté, sans foi ni loi, du moment qu'on le contrarie ; il a été qualifié ainsi même par ceux qu'il adorait et adulait :—"C'est un fourbe consommé," disait de lui Frédéric. Ce mot n'était pas trop sévère pour un homme qui ne craignait point d'écrire à Thiériot, en octobre 1736 : "Le mensonge n'est un vice que lorsqu'il fait du mal. C'est une très grande vertu quand il fait du bien . . . Soyez donc plus vertueux que jamais : il faut mentir, non pas timidement, mais hardiment et toujours."

Mais sa maladie à l'état aigu perpétuel, c'est l'*impiété*, la guerre à Dieu, à l'Eglise, à Jésus-Christ, aux prêtres. Les citations n'étant que d'ignobles blasphèmes, il n'y a pas lieu d'en

blessé nos oreilles. Voici une sorte de profession de foi sur la matière religieuse.

“Les articles de foi des religions positives sont les plus funestes des inventions des hommes”—qui ne voit que c'est nier d'un trait de plume tout l'Ancien, tout le Nouveau Testament ? c'est biffer d'un tour de main tout le christianisme et son histoire inscrite sur les pierres, depuis les catacombes jusqu'à Notre-Dame de Paris.

“Ces articles blessent la raison et engendrent le fanatisme”—Donc la sainteté et le martyre sont les produits naturels du fanatisme, des insanités contre... la raison ! ?

“Ils n'ont d'autre origine que l'esprit de domination de certains hommes, qui ont imposé des absurdités à la crédulité de la multitude, afin de la gouverner par des terreurs fantastiques”—En quoi la virginité d'une religieuse est-elle fantastique, et le mystère de la présence eucharistique une terreur et un épouvantail ? Mais Voltaire l'a dit : donc c'est vrai !!!

“La religion est l'œuvre des prêtres”—lesquels meurent pour une billevesée de leur invention ; — “et les prêtres sont, par nature et par intérêt, des imposteurs et des tyrans : race haïssable et maudite, sans distinction de religions ni de personnes.”

Voilà qui est franc, débonnaire, attendrisant : c'est prêter gratuitement et à fonds perdu sur le capital dont on s'est enrichi pour l'exercice d'une charité... démoniaque.

Donc, selon Voltaire, conclut M. Crouslé dans son splendide ouvrage, donc l'œuvre la plus salutaire que l'on puisse et doive accomplir, c'est l'extermination des prêtres et l'abolition de toutes les croyances religieuses. Il a employé toute sa vie — c'est M. Crouslé qui s'exprime ainsi — à préparer cette Révolution qu'il appelait de tous ses vœux. Quand aux succès qu'il a obtenus, et dont les effets durent encore, nous n'avons pas besoin de les décrier : les faits parlent assez haut.

* * *

Ce portrait moral de Voltaire n'est pas noirci à dessein : nous n'avons rien affirmé que sur des preuves irrécusables, et nous sommes resté en deçà des éléments qu'il était facile de mettre en œuvre.

Pour Marat lui-même, «Voltaire est un écrivain scandaleux, qui pervertit la jeunesse par des leçons d'une fausse philosophie et

dont le cœur fut le trône de l'envie, de l'avarice, de la malignité, de la vengeance, de la perfidie et de toutes les passions qui dégradent l'espèce humaine. » (*Ami du peuple*, 8 avril 1791).

Pour La Harpe, disciple fervent de Voltaire jusqu'au jour de son emprisonnement, où la lecture du livre d'or de *l'Imitation* le convertit pour jamais à la vie chrétienne, Voltaire

Prodiguant le mensonge, et le sel et l'injure,
De cent masques divers revêt l'imposture,
Impose à l'ignorant, insulte à l'homme instruit ;
Il sut jusqu'au vulgaire abaisser son esprit,
Faire du vice un jeu, du scandale une école . . .

Pour Joubert, « Voltaire avait le sens moral détruit ; c'est l'esprit le plus débauché, et, ce qu'il a de pis, c'est qu'on se débau-
che avec lui. »

Pour Louis Veuillot, c'est un phénomène : « Quatre-vingts années de la corruption la plus précoce, la plus suivie, la plus abondante qui fut jamais ; quatre-vingts années de dérisions, de blasphèmes, de jalousies, de haines, de rages, d'insolences sans exemple, de bassesses désespérées, de pasquinades immondes ! . . . Si une apothéose lui est faite une seconde fois, comme celle de 1791, nous verrons une farce dont le monde se souviendra. »

L'apothéose, prévue par Veuillot le 22 septembre 1867, eut lieu le 14 août 1870, le jour même de la défaite . . . brillante de l'armée française à Reichshofen : on érigea sur le quai de la Seine la statue du blasphème, dont on a parlé au début de cette conférence.

(*La fin au prochain numéro.*)

C.—Classe de Rhétorique.

N° I.

LA JEUNESSE.

MESSIEURS,

La vie humaine a, comme le jour, ses périodes, et, dans chaque période ses beautés caractéristiques. L'enfance est une aurore pleine de promesses et de grâces charmantes. L'intelligence et l'amour, lumière et chaleur de l'âme, n'y font que poindre encore par des teintes délicates et riantes dans lesquelles nous cherchons à lire l'avenir. Regards naïfs, sourires aimables, cris joyeux, doux bêgalements, tendres baisers, autant de signes que l'espérance interprète et où elle veut voir des merveilles.

A l'autre extrémité de la vie, la vieillesse lassée et prête à disparaître jette ses feux affaiblis, mais superbes encore, sur les chemins qu'elle vient de parcourir. C'est l'effort suprême d'un astre qu'on ne voit s'éteindre qu'à regret, splendide auréole où brillent, d'un éclat aimable et salulaire à tous, l'expérience et les vertus de longues années. Comme les voix de la nature saluent et bénissent à son coucher l'astre fécond qui partout a répandu la vie, ainsi les voix des cœurs reconnaissants saluent et bénissent à son déclin toute existence qui passa en faisant le bien, et dont les dernières lueurs sont encore un enseignement et un bienfait.

Ce discours, dont nous donnons seulement l'exorde et le premier point, a été prononcé, en 1876, par l'illustre Dominicain, à la distribution des prix du collège D'Arcueil, près de Paris. Nous avons dû abrégé en certains endroits, cette citation ; telle qu'elle est, le lecteur ne sera pas embarrassé pour en saisir la marche logique, le développement riche et naturel.

L'exorde se fonde sur une image de nos saints Livres : "la vie humaine est semblable au jour"—*contraste* entre l'aurore (l'enfance) et le couchant (la vieillesse). Idée dominante, la matinée : la jeunesse.

La **division** annonce la succession des idées principales du discours : "nos rêves . . . luttes."

Le **premier point** rend palpables les idées suivantes : Le jeune homme, *au physique*, "L'enfant . . . attention," *au moral*, "L'âme . . . audaces," *au surnaturel*, "Il faut . . . prédilection . . . respectée."

Les côtés moral et chrétien sont présentés simultanément à divers points de vue : *connaître, voir, se réjouir, arriver, aimer, se donner.*

Quelle élévation de pensée et de sentiment, quelle grâce sobre d'expression et de style ! Combien il y aurait de profit à analyser les œuvres d'un maître si sûr !

Voilà, dans leur beauté caractéristique, l'aurore et le couchant, il y a les heures de pleine lumière et de fortes ardeurs, parmi ces heures, la radieuse, chaude et vivifiante matinée : c'est la jeunesse.

La jeunesse, âge de la force, de l'enthousiasme, des impétueux désirs et des dévouements ; la jeunesse, de tous les âges le plus beau et le plus regretté. Que l'homme ait abusé de la vie, qu'il l'ait noblement dépensée, quand vient l'âge des désillusions et de l'impuissance, c'est le même cri qu'il pousse : Ah ! si j'étais jeune encore !

En présence de ces enfants et de ces adolescents tant aimés, qui bientôt deviendront jeunes hommes, permettez-moi, Messieurs, de vous parler de la jeunesse, et de vous dire quels sont, à son endroit, nos rêves, nos déceptions, nos efforts et nos luttes.

I

L'enfant n'est déjà plus depuis plusieurs années, l'adolescent vient de disparaître. Ces traits incertains et grossis par la croissance, ces lignes informes et disproportionnées qui enveloppaient le corps tout entier viennent de se fixer en un dessin précis et harmonieux. La fermeté souple a remplacé partout une mollesse embarrassée, le sang a trouvé ses issues, le muscle ses courbes, l'os ses assises ; sur tous les points la force rayonne et fleurit. Mais ces phénomènes de surface en cachent d'autres plus merveilleux et plus dignes de notre attention. L'âme, qui jusqu'ici n'a vécu que d'emprunts et n'a marché qu'appuyée sur d'autres âmes, l'âme sent naître en elle-même des pensées qui lui appartiennent, et commence à s'exercer en des vouloirs dont elle prend toute la responsabilité. Prompte, vive, ardente, elle a hâte de connaître. Les moindres beautés l'étonnent, et, facile à l'admiration, elle la prodigue par l'enthousiasme. Chaque pas aiguillonne ses désirs, où elle veut aller la passion l'emporte, et l'inexpérience laisse libres toutes ses audaces . . .

Il faut donc que la jeunesse soit réglée dans ses ardeurs, et qu'une vie maîtresse s'empare de sa vie. Laquelle ? L'homme seul ne suffit pas ; car le jeune homme ne veut accepter d'influence qu'au nom d'un Maître tellement souverain qu'on ne puisse contester ses droits. Or, ce maître, vos cœurs l'ont nommé. Il appelait à lui les petits enfants, les embrassait, leur imposait les mains, les bénissait. Il était plein de tendresse pour ceux qui vivaient dans son intimité ; mais celui qu'il aimait plus que les autres, celui dont

il appuyait la tête sur son cœur, celui qui puisait à ce cœur, comme à une source sacrée, les secrets du ciel, c'était un jeune homme, Jean le disciple de prédilection.

Cette préférence n'est point une exception dans l'histoire des âmes qu'il a honorées de son amour. Le Christ se plaît avec la jeunesse, et sa vie, communiquée avec plus d'énergie là où la vie de la nature est plus abondante, crée une beauté qui éblouit par ses singulières splendeurs et qui touche par ses grâces ineffables. Non, il n'y a pas de plus ravissant spectacle que celui d'un jeune homme dont l'âme n'a point été déflorée par la science prématurée de l'iniquité, qui, choississant librement Jésus-Christ pour son maître, livre à son amoureuse direction ses aspirations, ses désirs, ses espérances, ses audaces, ses forces, ses illusions même, qui vit vraiment de la foi, qui, le cœur plein de l'amour de son Dieu, n'a pas d'autre règle de tous les actes de sa vie que la sainte volonté de l'Ami divin, dont il entend dans sa conscience la voix douce et toujours respectée.

L'ardeur de l'âge l'emporte sur les chemins de la liberté; mais une mesure parfaite contient tous ses mouvements, où l'ordre devient d'autant plus admirable que la force d'impulsion est plus vigoureuse.

Il veut connaître; mais la première des sciences, la science des choses divines, règle toutes les recherches de son inquiète curiosité. Sous le prestige du savoir et des formes, il sait découvrir l'erreur que condamnent les principes de sa foi. Là où il ne comprend pas, il croit, et l'humble soumission de son cœur le protège contre les mensonges brillants qui font appel à l'activité inexpérimentée de son esprit.

Il veut voir; mais la beauté chère à son enthousiasme a dans les mystérieux replis de son âme un type sacré, auquel il a vite comparé ce qui parle à son imagination et à ses sens. Une secrète horreur l'avertit des apparitions malsaines pour sa vertu; avant que son front ait rougi, sa conscience a frémi et lui a dit: passons!

Il veut se réjouir, Dieu l'y invite. La matinée invite à la joie, et la jeunesse est la matinée de notre fugitive existence. Il veut donc se réjouir, mais il sait qu'un chrétien se réjouit dans le Seigneur; que le plaisir a ses heures qui ne doivent jamais empiéter sur les heures laborieuses; que c'est dans la jeunesse qu'il faut s'habituer à porter la sainte croix du travail; que toute joie est

mauvaise quand elle enivre ; enfin, que les vraies fêtes de la vie sont celles d'où l'âme sort plus vaillante et le corps plus reposé.

Il veut arriver ; mais la sagesse chrétienne lui apprend à mesurer ce qu'il veut sur ce qu'il vaut, à ne point tendre vers des sommets qu'il ne pourrait atteindre, où il ne saurait rester sans crime : elle lui montre les chemins ténébreux qu'il faut éviter, les droits sentiers qu'il faut suivre.

Il veut aimer ; mais son cœur, attaché par les fils les plus délicats à l'éternel amour, fuit les cœurs sensuels qui ne donnent qu'une hospitalité passagère et trompeuse, où la vertu est tuée par trahison.

Il veut se donner ; mais la prudence chrétienne le préserve de cette activité fébrile qui prodigue la vie en pure perte et lui fait voir les véritables et sublimes objets de ses dévouements : la famille, la patrie, la religion, l'infortune . . .

Le voilà ! ce préféré du Maître, celui que le Christ aime plus que les autres ! Il est pur, il est grand, il est fort, il est sage, il est beau. Voyez comme cette âme aimée de Dieu rayonne et resplendit ; comme tout est calme et reposé dans ce visage, comme ce front est serein, comme cet œil est limpide, comme ses lèvres sont souriantes, comme ce maintien est fier sans orgueil ! . . .

Voilà notre rêve, Messieurs ! Ecoutez nos *déceptions* . . .

R. P. MONSABRÉ.

~~~~~

N° II.

PROCLAMATION DE NAPOLEON.

Soldats, je suis content de vous ! Vous avez à la journée d'Austerlitz justifié tout ce que j'attendais de votre intrépidité ; vous avez décoré vos aigles d'une immortelle gloire. Une armée de cent mille hommes, commandée par les empereurs de Russie et d'Autriche, a été, en moins de quatre heures, coupée ou dispersée ; ce qui a échappé à votre feu s'est noyé dans les lacs.

---

Les *Proclamations, Bulletins et Ordres du jour*, en grande partie rédigés et dictés par Napoléon en personne, figurent parmi les documents les plus remarquables de l'histoire du premier empire.

On y trouve, comme on le peut constater dans la présente Proclamation

Quarante drapeaux, les étendards de la garde impériale de Russie, cent vingt pièces de canon, vingt généraux, plus de trente mille prisonniers, sont le résultat de cette journée à jamais célèbre. Cette infanterie tant vantée, et en nombre supérieur, n'a pu résister à votre choc, et désormais vous n'avez plus de rivaux à redouter. Ainsi, en deux mois, cette troisième coalition a été vaincue et dissoute. La paix ne peut être éloignée ; mais, je l'ai promis avant de passer le Rhin, je ne ferai qu'une paix qui nous donne des garanties, et assure des récompenses à nos alliés.

Soldats, lorsque le peuple français plaça sur ma tête la couronne impériale, je me confiai à vous pour la maintenir toujours dans ce haut éclat de gloire qui seul pouvait lui donner du prix à mes yeux ; mais, dans le même moment, nos ennemis pensaient à la détruire et à l'avilir. Vous leur avez appris qu'il est plus facile de nous braver et de nous menacer que de nous vaincre.

Soldats, lorsque tout ce qui est nécessaire pour assurer le bonheur et la prospérité de notre patrie sera accompli, je vous ramènerai en France : là, vous serez l'objet de mes tendres sollicitudes. Mon peuple vous recevra avec joie, et il vous suffira de dire : *J'étais à la bataille d'Austerlitz*, pour que l'on vous réponde : *Voilà un brave !*

(3 Décembre 1805.)

---

### N° III.

#### LA BIBLE. (1)

Il existe un livre, trésor d'un peuple devenu la fable et le jouet du monde ; un livre qui fut dans tous les temps anciens l'étoile de l'Orient ; un livre où tous les grands poètes des régions occiden-

à la Grande Armée, la finesse du politique, la noblesse du langage, les artifices de l'orateur, la vigueur du grand Capitaine : car, Napoléon a été tout cela.

Les quatre paragraphes ci-dessus sont concis, clairs, fermes, riches d'idées, habiles par le tour et la forme (*vous, votre... nos ennemis... nous* donne), terminés très heureusement par un coup de feu : "J'étais à... voilà un brave !"

---

(1) Bien que cet **exorde** d'un discours académique soit une traduction de l'espagnol, nous n'avons pu résister au plaisir de l'insérer dans la "Revue".

tales ont puisé l'inspiration et appris le secret des mystérieuses harmonies qui ravissent les âmes : ce livre, c'est la Bible, le livre par excellence.

Le Dante y prit ses sombres visions ; Pétrarque, quelques-uns de ses plus doux gémissements ; le Tasse en a tiré les éc'atantes splendeurs de ses strophes enflammées. Sans ce livre, Milton n'aurait pas surpris la femme dans sa première faiblesse, l'homme dans sa première faute, Lucifer dans sa première conquête ; il n'aurait pas connu le premier courroux de Dieu ; il n'aurait pas pu dire aux peuples la tragédie de l'Eden, ni décrire dans un chant de deuil le formidable malheur et le triste destin de l'humanité . . . Qui a éclairé, pour nos grands mystiques espagnols, les abîmes du cœur de l'homme ? Qui a mis sur leurs lèvres ces saintes harmonies, et cette mâle éloquence, et ces terribles imprécations, et ces prophétiques menaces, et ces suaves accents de brûlante charité et de chaste amour ? Supprimez la Bible, et vous aurez supprimé la belle, la grande littérature espagnole, ou du moins vous l'aurez dépouillée de ses plus rayonnantes splendeurs, de ses plus sublimes beautés, de son soleil et de ses tonnerres.

Et comment les lettres ne perdraient-elles pas leur lustre si ce livre manquait, puisque sans ce livre tous les peuples demeureraient assis à l'ombre de la mort ? Dans la Bible sont écrites les annales du ciel, de la terre et du genre humain. En elle, comme dans la divinité même, est contenu ce qui a été, ce qui est, ce qui sera ; sa première page raconte le commencement des temps et des choses, et la dernière est l'histoire de la fin des choses et des temps. Elle commence par la Genèse qui est une idylle, et finit par l'Apocalypse, qui est un hymne funèbre. La Genèse est riante comme la première brise qui a rafraîchi les mondes, douce comme la première parole d'amour qu'ont échangée les mortels, belle comme la première aurore qui s'est levée au firmament, comme la première fleur qui s'est épanouie dans les vallées. L'Apocalypse est triste comme la dernière palpitation de la nature, comme le dernier rayon de lumière, comme le dernier regard du moribond. Entre cette idylle de l'universelle jeunesse et cette

---

C'est d'une main légère et d'une plume facile que l'éminent orateur esquisse un sujet fécond et incomparable de grandeur et de majesté : **La Bible.**

L'auteur semble se jouer au milieu de la fraîche poésie et des parfums qu'exhale les campagnes fleuries de ce livre par excellence ; nous n'avons qu'un regret, celui de ne pouvoir donner le discours en entier.

hymne des universelles funérailles, on voit passer l'une après l'autre, sous les regards de Dieu, toutes les générations, l'un après l'autre, tous les peuples : les tribus et leurs patriarches, les républiques et leurs magistrats, les monarchies et leurs rois, les empires et leurs empereurs. Babylone passe avec son abomination, Ninive passe avec ses pompes, Memphis avec ses prophètes et son temple, Athènes passe avec ses arts et ses héros, Rome passe avec son diadème et les dépouilles du monde. Rien n'est stable devant Dieu : tout passe et meurt, comme l'écume que la vague efface.

Dans ce livre sont racontées ou prédites toutes les catastrophes ; il renferme les modèles impérissables de toutes les tragédies ; il est le récit de toutes les douleurs humaines, il donne le ton de toutes les lamentations et de toutes les plaintes. Qui pleurera comme Job, lorsque renversé et tenu à terre par la main puissante qui l'accable, il remplit de ses larmes les vallons de l'Idumée ? Quelle mère au tombeau de son premier-né, poussa des cris plus déchirants que l'inconsolable Rachel ? Qui se lamentera comme se lamentait Jérémie autour de Jérusalem, abandonnée de Dieu et des nations ? Sur les débris de quelle société perdue s'élèvera cette sombre voix d'Ezéchiel, dont Babylone fut épouvantée ?

Dans la Bible sont écrites les batailles du Seigneur, dont les batailles des hommes ne sont que de vains simulacres ; et, de même que ce livre renferme les modèles de toutes les tragédies, élégies et lamentations, il renferme aussi le modèle inimitable de tous les chants de victoire. Aucune voix n'égale jamais celle de Moïse ou celle de Débora célébrant le triomphe du Dieu d'Israël ! Aux hymnes de victoire succèdent des hymnes de louange : nos temples eux-mêmes n'en ont point de plus beaux que ceux qui montaient vers Jéhovah, enveloppés des parfums de la rose et de la fumée de l'encens. Si nous cherchons des modèles de poésie lyrique, il n'y a point de lyre comparable à la harpe de David. Si nous cherchons des modèles de poésie bucolique, nous n'en trouverons point d'aussi frais et d'aussi purs qu'à l'époque des patriarches, où la femme, la source et la fleur étaient trois amies, trois symboles de la parfaite simplicité et de la candeur primitive. Là sont exprimés dans leur charme divin tous les sentiments purs et chastes, et l'éclatante pudeur des épouses, et la mystérieuse bonne odeur des familles bénies.

Aussi, tous les grands poètes, tous ceux qui ont senti dans leur poitrine la flamme inspiratrice d'en haut, sont allés apaiser leur soif aux sources bibliques, sources inépuisables qui forment tantôt des torrents impétueux, tantôt des fleuves larges et profonds, tantôt des cascades retentissantes, tantôt des lacs transparents et tranquilles.

Livre prodigieux où le genre humain, il y a six mille ans, a commencé de lire, a lu tous les jours, toutes les nuits, à toutes les heures, et dont il n'a pas encore achevé la lecture. Livre où tout se calcule avant l'invention de la science des nombres ; où, sans étude de la linguistique, on donne la clef de l'origine des langues ; où, sans études astronomiques, on dit les révolutions des astres ; où, sans documents historiques, on raconte l'histoire ; où, sans études physiques, on révèle les lois du monde. Livre qui voit tout et qui sait tout ; qui sait quelles pensées s'élèvent dans le cœur de l'homme et quelles pensées sont présentes à l'esprit de Dieu ; qui voit ce qui se passe dans les abîmes de la mer et dans les profondeurs de la terre ; qui raconte ou prédit toutes les catastrophes des nations, et dans lequel entrent et s'entassent tous les trésors de la miséricorde, de la justice, de la vengeance.

Et ce livre, quand les cieux se replieront sur eux-mêmes comme un éventail gigantesque, quand la terre éprouvera des défaillances, quand le soleil rappellera sa lumière et quand les étoiles s'éteindront au firmament d'azur, ce livre restera seul avec Dieu dont il est la parole éternelle, éternellement retentissante au plus haut des cieux.

DONOSO CORTÈS.

(*Discours de réception à l'Académie espagnole.*)

N° IV.

## LE JOUR DES MORTS,

Quand le doux rossignol a quitté les bocages,  
 Quand le ciel gris d'automne, amassant ses nuages,  
 Prépare le linceul que l'hiver doit jeter  
 Sur les champs refroidis, il est un jour austère  
 Où nos cœurs, oubliant les vains soins de la terre,  
 Sur ceux qui ne sont plus aiment à méditer.

C'est le jour où les morts abandonnant leurs tombes,  
 Comme on voit s'envoler de joyeuses colombes,  
 S'échappent un instant de leurs froides prisons ;  
 En nous apparaissant, ils n'ont rien qui repousse ;  
 Leur aspect est rêveur et leur figure est douce,  
 Et leur œil fixe et creux n'a pas de trahisons.

Quand ils viennent ainsi, quand leur regard contemple  
 La foule qui pour eux implore dans le temple  
 La clémence du ciel, un éclair de bonheur,  
 Pareil au rayon pur qui brille sur l'opale,  
 Vient errer un instant sur leur front calme et pâle  
 Et dans leur cœur glacé verse un peu de chaleur.

Tous les élus du ciel, toutes les âmes saintes,  
 Qui portent leur fardeau sans murmurer et sans plaintes  
 Et marchant tout le jour sous le regard de Dieu,  
 Dorment toute la nuit sous la garde des anges,  
 Sans que leur œil troublé de visions étranges  
 Aperçoive en rêvant des abîmes de feu ;

Tous ceux dont le cœur pur n'écoute sur la terre  
 Que les échos du ciel, qui rendent moins amère  
 La douloureuse voie où l'homme doit marcher,  
 Et, des biens d'ici-bas reconnaissant le vide,  
 Déroulent leur vertu comme un tapis splendide,  
 Et marchent sur le mal sans jamais le toucher ;

Quand les hôtes plaintifs de la cité dolente,  
 Qu'en un rêve sublime entrevit le vieux Dante,  
 Paraissent parmi nous en ce jour solennel,  
 Ce n'est que pour ceux-là. Seuls ils peuvent entendre  
 Les secrets de la tombe. Eux seuls savent comprendre  
 Ces pâles mendiants qui demandent le ciel.

Les cantiques sacrés du barde de Solyme, (1)  
 Accompagnant de Job la tristesse sublime,  
 Au fond du sanctuaire éclatent en sanglots ;  
 Et le son de l'airain, plein de sombres alarmes,  
 Jette son glas funèbre et demande des larmes  
 Pour les spectres errants, nombreux comme les flots.

---

(1) "Les... sacrés" : les Psaumes ; "du barde de Solyme (Jérusalem)" : de David.

Dormez donc en ce jours où l'Église pleurante  
 Fait entendre pour eux une plainte touchante,  
 Pour calmer vos regrets, peut-être vos remords,  
 Dormez, du souvenir ressuscitant la flamme,  
 Une fleur à la tombe, une prière à l'âme,  
 Ces doux parfums du ciel qui consolent les morts.

Priez pour vos amis, priez pour votre mère,  
 Qui vous fit d'heureux jours dans cette vie amère,  
 Pour les parts de vos cœurs dormant dans les tombeaux.  
 Hélas ! tous ces objets de vos jeunes tendresses  
 Dans leur étroit cercueil n'ont plus d'autres caresses  
 Que les baisers du ver qui morcelle leurs os.

Priez pour l'exilé, qui, loin de sa patrie,  
 Expira sans entendre une parole amie ;  
 Isolé dans sa vie, isolé dans sa mort,  
 Personne ne viendra donner une prière,  
 L'aumône d'une larme à la tombe étrangère !  
 Qui pense à l'inconnu qui sous la terre dort ?

Ah ! pour ces parias de la famille humaine,  
 Qui, lourdement chargés de leur fardeau de peine,  
 Ont monté jusqu'au bout l'échelle de douleur,  
 Que votre cœur touché vienne donner l'obole  
 D'un pieux souvenir, d'une sainte parole,  
 Qui découvre à leurs yeux la face du Seigneur.

Apportez ce tribut de prière et de larmes,  
 Afin qu'en ce moment terrible et plein d'alarmes,  
 Où de vos jours le terme enfin sera venu,  
 Votre nom, répété par la reconnaissance  
 De ceux dont vous aurez abrégé la souffrance,  
 En arrivant là-haut, ne soit pas inconnu.

Et prenant ce tribut, un ange aux blanches ailes,  
 Avant de le porter aux sphères éternelles,  
 Le dépose un instant sur les tombeaux amis ;  
 Et les mourantes fleurs du sombre cimetière,  
 Se ranimant soudain au vent de la prière,  
 Versent tous leurs parfums sur les morts endormis.

O. CRÉMAZIE.

(Québec, 2 novembre 1856.)